VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 15 JUILLET 1913 NUMERO 9

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - Garry 4264-4265

"Il n'y a pas l'ombre d' une chance que les ecoles separées seront retablies ici. M. Bernier n'escomptait pas le rétablissement des écoles separées. Notez ce que je dis. Ils n'escomptaient pas d'ecoles separées et n'en escomptent pas. Ils ne peuvent pas les obtenir et ils ne les obtiendront pas."

(Hon. Geo. R. Coldwell, à la manifestation orangiste de dimanche à Brandon).

LES AMENDEMENTS COLDWELL

La manifestation des orangistes à Brandon samedi dernier a *été* l'occasion d'importantes déclarations de la part du ministre de l'éducation dans le cabinet Roblin, l'honorable M. Geo. R. Coldwell.

Ces déclarations précisent le sens jusqu'ici fort discuté et très diversement entendu des fameux amendements Coldwell. Elles couperont court à des espoirs caressés dans certains milieux. Et quoiqu'elles ne soient guère encourageantes pour les catholiques, elles ont au moins le mérite de rissiper le vague qui enveloppait la véritable portée des fameux amendements Coldwell et de mettre en lumière la pensée de l'auteur de ces amendements.

M. James Willoughby, grand-maître des orangistes au Manitoba et au dire du *Telegram* un des meilleurs "grits" de Winnipeg, en critiquant violemment la conduite de l'honorable Coldwelle et surtout la nature des amendements a aceulé le ministre à faire des déclarations très catégoriques.

Rappelant les amendements á la Loi des Ecoles passés en avril 1912, M. Willougby affirmait que l'ordre des orangistes s'y était opposé et sommait le ministre de répondre, de fournir à ses frères les motifs de sa conduite.

M. Coldwell a relevé le gant. Devant ses frères organistes il s'est efforcé de se justifier.

Nous empruntons au *Telegram* son compte-rendu des paroles du ministre.

"J'ai dit, quand je pris la parole à la Législature, parlant en mon nom, que si je croyais que ces amendements rétabliraient les écoles séparées, je démissionnerais avant de les proposer."

"Je le dis encore, avant de proposer des écoles séparées, je démissionnerais comme ministre de l'éducation."

Plus loin, M. Coldwell a ajouté:

"Il n'y a pas l'ombre d'une chance que les écoles séparées seront rétablies ici. M. Bernier n'escomptait pas le rétablissement des écoles séparées. Notez ce que je dis. Ils n'escomptaient pas d'écoles séparées et n'en escomptent pas. Ils ne peuvent pas les obtenir et ne les obtiendront pas."

Et avant de terminer son discours:

"La question en jeu est ceci: Sommes-nous pour rétablir les écoles séparées dans cette province. Je vous dis, pour moi en particulier, et pour George Lawrence, que nous sommes aussi bons orangistes que jamais, et il y a James Argue, Dr McFadden, d'Emerson, et une demie douzaine d'autres qui ne sont pas pour siéger à la chambre et voir la loi modifiée de quelque manière."

Des applaudissements enthousiastes ont accueilli ces déclarations du ministre.

Nous nous contentons cette semaine d'offrir à nos lecteurs ces déclarations. Nous y reviendrons la semaine prochaine.

UN PARTI CATHOLIQUE

La semaine dernière, le *Daily Strandard*, de Régina, nous arrivait avec une dépêche, aux titres flamboyants, annonçant que les catholiques canadiens-français voulaient bouter dehors les écoles publiques et avaient décidé de former au Canada un parti catholique. Quelques jours plus tard nous retrouvions la même dépêche dans le rigolo *Orange Sentinel*. Tout naturellement accompagnée de ronflantes manchettes et avec commentaires "ad hoc".

Et presque tous nos confrères anglais nous arrivaient avec le même poulet. Evidemment une agence télégraphique le leur avait servi. Puis c'était le tour de quelques journaux canadiens-français, le *Canada*, le *Soleil* le *Pays* et même notre confrère le *Soleil de l'Ouest*.

Tout naturellement, ils s'entendaient à merveille pour blâmer ce projet d'un parti catholique; ils se fendaient de longs articles pour en démontrer l'inopportunité et les inconvénients. Même le *Pays*, dont on ne saurait mettre en doute les sentiments... ultra maçonniques, adjurait les évêques de tuer ce projet. Puis, il ajoutait bien modestement que tout ce congrès de la jeunesse catholique canadienne-française n'avait eu pour but que de tenter de contrebalancer la campagne de M. Langlois et consorts contre le système scolaire de Québec.

Et le *Pays* était sérieux. Ce qu'on se gobe parfois.

Malgré son invraisemblance, ce canard faisait son chemin dans le pays. Né dans la petite ville des Trois-Rivières il atteignait déjà les confins de l'Alberta.

M. le docteur Baril, président de l'Association de la Jeunesse Catholique Canadiene-française, a cru prudent néanmoins de lui rogner les ailes. Il a donc écrit à la *Gazette* de Montréal une lettre dont nous détachons les plus importants passages.

"Votre rapport paru dans l'édution du 30 juin 1913 portait en titre: "*Favor a catholic party in Canada*" et nous lisions au commencement de l'article cette phrase: "The supremacy of the Church in matters moral and religious, its right to be sole director of the education of its youth, and *the necessity of a united catholic party inCanada instead of the old division of Liberals and Conservatives*, these were among the doctrines reaffirmed at the opening of the congress of the Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française, etc., at Three Rivers."

Il est donc de notre devoir de vous dire 1o qu'aucun voeu dans le sens de la dernière partie de l'article et dans le sens de la dernière partie de cette première phrase n'a été proposé ou voté à notre congrès. 2o Comment un tel voeu aurait-il pu être proposé ou voté, puisque *pas un seul orateur* n'a touché *ni de près ni de loin* à cette question qui, du reste, ne figurait aucunement à notre programme d'étude."

Il découle de la lettre du président de la Jeunesse Catholique Canadienne-française, comme de d'autres communications faites aux journaux de la province de Québec, que cette dépêche, annonçant la formation d'un parti catholique, a été forgée de toutes pièces et simplement dans le but de nuire à une jeune association catholique dont la force inquiète nos ennemis.

Nous espérons que notre confrère le *Soleil de l'Ouest* se fera un devoir de publier le démenti du docteur Baril.

Le Catholic Register

Nos lecteurs se rappellent comment le *Catholic Register* apprécia la *Liberté* dès son apparition. Nous lui déplaisions surtout parce que journal français est créé pour travailler à la défense et à la diffusion de notre langue dans l'Ouest.

Voici deux extraits d'articles empruntés à notre confrère l'*Action Sociale* et qui montrent sous son vrai jour le *Catholic Register*.

Commentant un article de l'organe torontonien sur le jubilé de Mgr Bégin, notre confrère québécois écrit:

Nous remercions le *Catholic Register* pour le bon esprit qu'il a montré vis-à-vis de notre Vénérable Archevêque. Et c'est sans réserve que nous en aurions pris note dans notre journal, si dans le même numéro du 12 juin 1913, à la 1ère colonne de la page 4, le *Catholic Register* n'eût commis à notre égard une c. a. n. a. i. l. l. e. r. i. e. Voici cet entrefilet sur lequel le *Register* n'a pas attiré tout particulièrement notre attention:

"L'*Action Sociale* is still hammering away at that Maine Corporation Sole Case, as if it were any of its business, anyway. For any edification that is in it or any good purpose to be served, we would say *Satis superque*."

Or, notre plus récent article écrit sur le Maine date de quinze jours; et cet article qui rappelait l'établissement du catholicisme à Mont Désert et qui faisait un peu l'histoire du Maine français ne contenait pas un mot sur le *Corporation Sole Case*, pas un, entendez-vous!

Le *Register* trouve que ce n'est pas notre affaire de nous occuper du Maine. En vertu de quelle autorité, lui, *Register*, a-t-il écrit l'article où il disait faussement que cinq ou six Franco-Américains du Maine avaient été excommuniés?

Le *good purpose to be served* n'est pas une chimère, ami du *Register*; et nous pouvons vous certifier, aussi, que ce qu'il peut y avoir de non édifiant dans les affaires du Maine, nous le voyons bien un peu, et dans les deux camps.

Le *Catholic Register* affirme que sur les choses essentielles à la foi les catholiques anglais du Canada ne sont pas divisés des catholiques français du même pays. Nous le croyons d'emblée! c'est une Lapallissade. Sur les choses essentielles à la foi nous ne sommes divisés ni des nègres, ni des Zoulous, ni des Esquimaux, ni des Russes, ni des Allemands, pas même du *Tablet* de Londres, lorsque, par hypothèse, on suppose tout ce monde catholique. Oui sur les choses essentielles à la foi les catholiques du monde entier, reconnaissant la magistère infaillible de l'Eglise, ne peuvent qu'être d'accord.

Entre Irlandais et Canadiens-Français, l'accord, malheureusement, cesse de ce point, et tout de suite. Et nous avons ici dans l'esprit la question de la langue française. Le *Register* par des affirmations évidentes et que tout le monde admet, laisse entendre que la langue n'a rien à faire avec la foi. Mais il ne changera rien aux faits. Chez nous, les faits l'attestent, *la langue est la gardienne de la foi;* et elle constitue un pouvoir tellement puissant que jusqu'aux heures de crise la langue française chez nos compatriotes oppose une digue au protestantisme.

Quelques jours plus tard, l'*Action Sociale* dit encore son fait au *Catholic Register*.

EST-CE UN PARTI PRIS?

Il nous faut revenir, une fois de plus, sur les procédés du *Catholic Register*. Nous le faisons sans joie aucune, on le comprendra facilement. Le *Catholic Register* est un organe catholique avec lequel nous ne demandons pas mieux que de rester en harmonie. C'est chez nous un désir très vif; mais qui ne va pas et qui n'ira certainement jamais jusqu'à laisser diminuer ou insulter nos compatriotes catholiques, à quelque groupe qu'ils appartiennent.

Il semble y avoir parti pris, au *Catholic Register*, d'essayer de faire passer dans ce journal, à l'aide de compliments à l'adresse des Canadiens-français du Québec, les choses les plus désagréables sur le compte des autres groupes français. L'autre jour, on l'a bien vu, à côté des éloges adressées à notre vénérable Archevêque, ce sont les Franco-Américains du Maine à qui on s'en prenait. Aujourd'hui, c'est-à-dire dans le numéro du 19 juin, c'est le groupe français de l'Ouest contre qui on en a. Et l'on espère peut-être que la bienveillance que l'on témoigne, dans ce même numéro, à Mgr Amédée Gosselin, et à M. Chapais, à l'occasion des distinctions qui leur arrivent de France,—que la comparaison, à l'avantage de Québec sur Ontario, de la statistique "*criminelle*" dans les deux provinces, vont nous empêcher de relever la lettre inconcevante et injurieuse datée de Winnipeg et qu'on a cru bon de faire suivre d'une note éditoriale en accentuant encore la grossièreté. Que le *Catholic Register* se détrompe. Les éloges qu'il fait de Québec ne sauraient nous empêcher de ressentir les coups portés aux autres groupes de nos compatriotes. Où qu'ils soient, ils portent avec eux, outre les choses *essentielles à la foi*,—sur lesquelles le *Catholic Register* est heureux de clamer que les Irlandais sont d'accord avec nous,—tout un ensemble de traditions et de souvenirs, d'autant plus chers à nos coeurs catholiques et français qu'il contribue à les prémunir des atteintes du protestantisme et à les maintenir, en dépit d'étranges oppositions, fermes et fiers sous l'autorité de l'Eglise. Voilà pour nous garder à eux.

C'est donc avec regret, mais avec la conviction aussi d'un devoir qui s'impose à notre plume, que nous recevons dans le dernier numéro du *Register* la lettre et la note suivantes:

Winnipeg, June 9, 1913.

Editor *Register-Extension*:

Very Rev. and Dear Sir,— Is the new French-Canadian Nationaliste paper, la *Liberté*, going to be allowed to abuse grossly and with impunity our leading catholic paper? Surely you have seen the article on the front page of that paper, May 29th, I think, in which the *Catholic Register* was reviled most unbecomingly. Does your generous cheque of $500 to Mgr..... help to bear out the assertions of la *Liberté?*... Sad to say, the only aim of some people out here, as elsewhere, seems to be the propagation of a foreign language, a luxury the Great West is very little need of. If they must keep up their language, can they do not so in a somewhat christian spirit? Heaping the dregs of its abuse on the English is not likely to further to any great extent the "parler français" cause.

W. W. S.

Voilà donc cette lettre dans son texte brutal et voici maintenant la note:

(No, we did not see the paper, and what we do not see we do not mind. We quite welle understand the spirit behind a lot of this sort of propaganda. It is not a good one, and certainly must affect adversely the cause it pretends to help. The object that gentleman had in going West to print a French daily is being carried out. This thing will go on till the lesson of France is repeated. The paper, too, sad to say, is under authority.—Editor Register-Extension.)

La plume grince à transcrire ce monument d'inexactitudes et de faussetés! Et, vraiment, est-il besoin de rien ajouter?

Laissons de côté les injures à l'adresse de Mgr Langevin. Il sait comme les Canadiens-français l'aiment et le vénèrent et que nous sommes convaincus qu'il porte en son âme l'esprit d'apostolat, la plus belle des qualités de notre race.

C'est à la *Liberté* surtout qu'on en veut; et en elle, c'est la langue française elle-même, c'est tout le groupe français de l'Ouest qui est attaqué.

La *liberté* est un organe catholique de langue française, publié à Winnipeg, qui affirmait très nettement dans son programme son indépendance en politique. Ce qui n'empêche pas W. W. S. de le considérer comme Nationaliste. La *Liberté* est hebdomadaire et non quotidienne.

Or, dès la naissance de ce journal, le *Register* poussait l'amabilité—qu'il nourrit copieusement à l'égard des Canadiens-français—jusqu'à affirmer que ce journal était aussi nécessaire à l'Ouest qu'une cinquième roue à un char. Et pour avoir écrit que cette constatation ne lui plaisait pas beaucoup et avoir défendu un article sur le catholicisme dans Ontario—article qui n'avait pas eu l'heure de plaire au *Register*,—la *Liberté* voit W. W. S. s'élever *vertement* contre elle. Mais passons. Le nouvel hebdomadaire manitobain est de vigueur à se défendre seule et hardiment.

Mais nous protestons de toutes nos forces contre l'injure révoltante faite à notre langue qualifiée de *foreign language, un luxe dont le Great West a bien peu besoin!* Nous protestons de toutes nos forces contre l'injure gratuite et révoltante contenue dans ces paroles: *le but unique de certaines gens ici, comme ailleurs, semble la propagation d'une langue étrangère.*

Foreign language! cette langue que parlaient nos intrépides découvreurs, nos indéfectibles missionnaires et nos vaillants colons qui ont ouvert et qui contribuent à conserver l'Ouest au catholicisme et à la civilisation!

Ils ne songeaient donc qu'à propager le français! nos missionnaires qui, au lieu de forcer les sauvages, pour se faire évangéliser, à apprendre la langue du prêtre, se sont mis tout naturellement à l'étude des langues sauvages, devenant par ce moyen, en même temps que d'excellents apôtres, des philologues de première valeur!

Le Cirque

La chrétienne aux grands yeux, en robe de lin blanc,
Traverse avec lenteur le cirque, et s'agenouille,
Les bras en croix. Sur les gradins, le peuple grouille.
Le taureau paraît, souffle, et s'arrête, meuglant.

Il voit la proie, et court: d'un coup de corne au flanc
Il l'enlève. Le lin rougit. Le sol se mouille.
Le fanon du taureau devient couleur de rouille
Et les petits enfants regardent en tremblant.

Raide, immobile, et les jarrets tendus, la bête
Fouette l'air de sa queue et redresse la tête:
La femme pend, pliée en deux, sur le cou noir.

Et la marée humaine, alentour, gronde et houle,
Roulant des fronts, lançant des bras, ivre de voir
Saigner l'être qui pense autrement que la foule.

E. HARAUCOURT

La Mort des Rois

Le vieux Lion, sentant que son heure était proche,
A voulu voir encor le désert tout entier:
Péniblement, il s'est levé, droit sur sa roche.

Il frotte so ndos maigre au tronc sec du dattier
Dont sa griffe et sa queue ont déchiré l'écorce,
Et le voilà, pensif, qui gravit le sentier.

Tirant ses jarrets las et rassemblant sa force,
Il monte, lourd, et vient, sur la dune, s'asseoir,
Les pieds joints, le front haut et les crins sur la torse.

C'est l'heure où l'Isaha, sous les vapeurs du soir,
Etalant son brasier torride et sans retraite,
Fume et crépite au loin comme un vaste encensoir.

Le Soleil épuisé tremble, énorme et s'arrête,
Puis, s'effondre, envahi par les horizons plans
Dont ses derniers rayons font palpiter l'arête.

L'astre agonise, au bord des larges cieux sanglants:
La vie immense coule en jets inépuisables
Des blessures de feu qui s'ouvrent à ses flancs.

Et, sans voir les troupeaux d'étoiles méprisables
Dont les yeux clignotants commencent à s'ouvrir,
Tous deux, par-dessus l'or et la pourpre des sables,
Le Fauve et le Soleil se regardent mourir.

E. HARANCOURT

LA QUESTION SCOLAIRE

Le R. P. Morice o.m.i. vient de publier en un pamphlet "The Manitoba School Question" la polémique intervenue entre lui et le pasteur Salter dans les colonnes du *Free Press*.

C'est à la suite de la pétition des catholiques de Winnipeg pour se libérer du fardeau de la double taxe qu'elle commença.

Le pasteur Salter la publia en pamphlet mais en la tronquant.

C'est pour donner au public la vérité toute entière que le R. P. Morice o.m.i. publie aujourd'hui toutes les lettres échangées entre lui et son adversaire.

Ce pamphlet contient près de cent pages. Il fait revivre toute la question scolaire et souligne encore une fois l'injuste conduite de la majorité protestante.

Il se vend dix sous. Nous engageons nos lecteurs à se le procurer.

ECOLE BILINGUE

(De l'*America*)

"Les écoles bilingues, ou pour mieux dire, les écoles dans lesquelles les jeunes Canadiens-français apprennent en même temps l'anglais et le français, ont été l'objet de violentes attaques dans la province d'Ontario et dans le Manitoba. Les ennemis de l'enseignement du français prétendent que l'anglais étant la langue officielle du Canada et celle de tout l'empire, on ne saurait, dans une colonie britannique, accorder autant d'importance à un autre idiome.

La première assertion que nous relevons ci-dessus est fausse. L'anglais n'est pas la langue officielle de tout l'Empire Britannique. Aux Indes on ne parle pas cette langue, et il en est de même dans la plupart des possessions de l'Angleterre. Au Transvaal, le patois semi-barbare des Boers a résisté à l'invasion et on y rit d'un individu qui s'avise de parler l'anglais.

Le français est la langue d'un groupe considérable de Canadiens et en outre il possède sur le parler de Shakespeare un droit de priorité incontestable.

Les Canadiens cherchent tous à faire apprendre l'anglais à leurs enfants, mais ils ne veulent pas pour cela abandonner leur langue maternelle. Et le nombre des Canadiens-français qui peuvent s'exprimer dans les deux langues croît constamment.

Aux élections provinciales dans la province d'Ontario, on a tenté en vain de soulever la question de l'enseignement bilingue. Les chefs des deux grands partis ont prévu le danger et l'ont prudemment écarté.

PROTESTEZ

Beaucoup de nos abonnés se plaignent que la *Liberté* ne leur parvient pas pour une raison ou une autre.

Nous leur demandons de protester. Qu'ils ne se gênent pas. C'est nous rendre service.

Si la faute en est à l'Administration elle y mettra ordre. Si c'est à l'administration postale, nous porterons plainte.

Protestez; c'est aider le journal.

SINCERITE

La revue *America*, dans son numéro du 5 juillet, publie une intéressante lettre du père jésuite, Théo. de Beurne, de Galveston, Etats-Unis. Elle donne de piquants détails sur la dernière grève socialiste en Belgique et montre quels farceurs étaient ses chefs. Voici cette lettre:

LES SOCIALISTES BELGES

Au directeur de l'*America*:

Votre article "The Belgian Potato Strike" constitue la meilleure réfutation que j'ai encore lue des mensonges et des faux renseignements fournis par le bureau socialiste sur ce sujet à la presse laïque. Mais, la grève socialiste belge, outre qu'elle fut un échec radical, a eu un autre résultat qui jette une utile clarté sur le caractère des chefs socialistes. Le journal flamand "Ons Volk" fournit une liste partielle, qu'il nomme "Eene litanie", des détournements commis dans 24 villes ou villages dans certains desquels existaient deux ou trois syndicats socialistes. Aux endroits suivants, les épargnes des ouvriers ont disparu: Ath, Chatelet, Chatelineau, Coucelles, Cuesmes, Dour, Ecausinnes, Farciennes, Frameries, Ghent, Gilly, Hornu, Jémappes, Kortrijk, La Bouverie, La Louvière, Louvain, Meenen, Montignies-Sur-Sambre, Paturages, Quaregnon, Verviers, Wasmes, Wertern-Verviers.

Les noms donnés comprenent la fermeture complète de trente banques socialistes, dont tous les dépôts ont disparus. Ces faits, plus que la faillite de la grève, ont fortement nui au parti socialiste, auprès des ouvriers. Pour les ouvriers américains que fascine le socialisme, ce devrait être un avertissement opportun."

Le Français Troisième Langue Classique

PAR LE R. P. HUDON, S.J.

Tout le monde sait que Mgr Bégin est un fin lettré—il me pardonnera ce compliment;—or, Mgr Touchet affirmait de l'adresse de l'archevêque de Québec au cardinal Vanutelli "qu'elle était de haute tenue littéraire". Nous le savions, mais nous aimions qu'un connaisseur, orateur illustre, non prodigue d'éloges l'ait dit à voix haute.

Les campagnards, les fameux "habitants" parlent un français dont peu soupçonnent la saveur; ils se sont transmis de génération en génération le vocabulaire français que nous retrouvons sur leurs lèvres, émaillé des comparaisons populaires, des expressions pittoresques du parler français, et employés en France par les gens du peuple ainsi que par les meilleurs écrivains. (2) Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette partie du langage canadien a échappé aux observations grossières, hâtives et fausses du docteur Drummond dont l'esprit se débite dans les foires de déclamateurs poussifs.

PAYS BILINGUES

On allègue les difficultés d'un pays bilingue et afin d'y obvier, on propose une solution qui manifeste une grande largeur d'esprit, notre effacement. Nous la trouvons trop radicale; elle ne tient pas suffisamment compte de nos sentiments!

Pays bilingue; c'est un fait historique contre lequel il est inutile de s'insurger; mieux vaut l'examiner de sang froid que d'essayer—et ce serait une vaine tentative, vouée à un certain échec—la suppression violente du français. On ne peut éviter la question; envisageons-là en face.

Le français est reconnu comme langue officielle; cette reconnaissance répond à un ensemble de circonstances dont s'est rendu compte l'autorité anglo-saxonne lorsqu'elle décréta la dualité des langues. Eût-elle refusé d'accepter comme un fait acquis l'existence de la langue française, que nous aurions persisté quand même à la défendre, comme d'ailleurs nous n'y avons pas manqué depuis 1759. La situation étant ce qu'elle est, nous sommes bien décidés à nous prévaloir des garanties légales et à considérer, à tout le moins comme des indiscrétions, les conseils que des étrangers de passage, ignorant notre mentalité et notre histoire, prodiguent avec plus d'empressement que de succès, n'ayant réussi jusqu'ici qu'à déchaîner de façon plus violente les animosités de race; ils nous admonestent de cesser nos revendications inutiles; ils perdent leur temps et leur huile. Qu'ils dénigrent la France et fassent des salamalecs aux pseudos anglais qui leur comptent généreusement les pièces d'or et leur dispensent largement les cigares de la Havane dont la fumée légère obnubile leur vision, nous fermerons l'oreille à ces Nestors intempératifs et incompétents, les adjurant seulement de nous laisser tranquilles; nous ne mendions pas leur concours; qu'ils nous accordent la plus élémentaire équité et cela nous suffit. S'ils sont incapables de mesurer l'intensité de nos résistances, qu'ils se taisent; ce sera plus sage et ils éviteront le scandale de se ranger bravement du côté qu'ils croient plus fort!

Après avoir lutté pendant 150 ans pour le maintien de la langue française dans toutes les provinces de la Confédération, nous n'éprouvons pas le moindre désir de renoncer aux positions conquises, surtout quand l'accroissement providentiel de l'élément français s'annonce irrésistible. Je traiterai ce point dans un autre entretien si de trop rares loisirs me le permettent.

Le mal de l'un ne guérit pas le mal de l'autre, c'est vrai; mais, nous pouvons dire que les pays bilingues ne sont pas des chimères. L'Allemagne est un pays bilingue, la Russie est un pays bilingue, l'Autriche, notamment se compose de dix-sept peuples sans compter la Hongrie! En Belgique, le flamand et le français sont sur un pied d'égalité; en Suisse, le français, l'allemand et l'italien se parlent couramment.

* * *

On fait miroiter à nos yeux l'exemple des Etats-Unis, le paradis terrestre des temps modernes. Cet exemple nous laisse froids. La situation est autre. Les immigrants sont venus tard dans la république américaine; nous sommes arrivés les premiers au Canada; nous sommes enracinés au sol; nous y avons créé un état social complet. Il serait inique de prôner une solution pareille dans des cas dissemblables.

De plus, est-il à souhaiter que les nouveaux venus aux Etats-Unis oublient leur pays d'origine et n'y a-t-il pas quelque chose de révoltant que ces gens nouvellement débarqués, méprisent sitôt leur patrie? Qui soutiendra sérieusement que l'Allemagne, la France, l'Italie méritent tant de dédains? On se plait à prédire que ces races nouvelles vont former un peuple qui absorbera en lui toutes les qualités des nations européennes. La prétention est d'une modestie toute américaine, *the best in the world!* Le contraire pourrait arriver. Ces colons du vieux monde perdent la plupart du temps leur mentalité et avec elle, ce qui caractérise leur valeur propre. Quand ce ne serait qu'un amour effréné de l'argent, la première des préoccupations américaines, *it takes an American to make dollars*—ce léger changement dans la mentalité des immigrants en dit long sur l'âpreté du gain qui éclipse trop tôt et trop vite le désintéressement la générosité, l'esprit de sacrifice et autres vertus ridicules, bonnes tout au plus pour les vieilles races d'Europe!

Un cas concret: les Canadiens-français qui ont oublié leur langue, outre qu'ils méprisent injustement leurs compatriotes, perdent leurs qualités natives, leur amabilité, leur entregent; il peut se faire que ce qu'ils acquièrent en échange soit meilleur—ce dont il est permis de douter—en tout cas, ce ne sont plus des Canadiens-français et si les Américains se sont flattés de s'assimiler d'autres qualités, ils se sont trompés.

Un détail montrera comment arrive l'inévitable déchéance.

Un vrai Canadien-français ne rougit jamais de son nom. Or, ces Canadiens "tournés à l'envers" changent leur nom de famille. Cet acte attache un défaut de courage. Ce Canadien n'est plus qu'une épave.

On peut l'excuser jusqu'à un certain point. La force des préjugés contre tout ce qui est français est telle en certaines parties des Etats-Unis que quelques Canadiens sont contraints de déguiser leur nationalité. L'ignorance coutimière de journalistes incapables d'écrire correctement un bon français ou prenant plaisir à le mutiler expliquent comment on estropie des noms glorieux.

Ce sont, en somme, des gens du peuple, simples et timides, qui se laissent ainsi berner; car les familles qui se respectent ne cèdent pas à ces manies ridicules et comprennent la folie de vouloir s'appeler Drinkwater lorsque l'on se nomme Boileau ou Trudeau.

L'ISOLEMENT

Toujours émus sur notre sort par une vive sympathie qui nous touche beaucoup, ces gens qui se prétendent nos amis, nous disent que notre obstinations à conserver la langue française nous condamne à l'isolement.

Isolés, nous ne le fûmes pas et nous ne le serons point.

Dans la vie politique, Papineau en 1837, lors de l'insurrection, avait un compagnon d'armes, McKensie; ceci soit dit sans toucher au fond de la question.

Nous avons fait autant que quiconque pour la conquête des libertés parlementaires; c'est ce qu'ignorent trop facilement les gens venus du dehors, très prompts à louer et fort souples à servir ceux qui sont en place. On répondra que ceux-là ne sont pas tenus de connaître notre histoire. Nous tombons d'accord, mais alors, qui les force à se prononcer sur une question dont ils ignorent les premiers éléments?

Lafontaine marcha en compagnie de Baldwin, et les libéraux de Québec étaient les alliés des grits d'Ontario, plus larges d'esprit que ces rêveurs nomades, chercheurs de riches prébendes et qui souhaitent notre mort politique pour s'emparer de nos dépouilles et se Georges-H. Bérubé, 10 juillet 13.

vanter de conquêtes auxquelles ils n'ont pas aidé.

C'est Taché qui présida aux débats dont sortit la Confédération, et Belleau occupait le poste de premier ministre quand McDonald et Cartier—notez bien—et Cartier pilotaient le projet de constitution en Angleterre. Cartier n'était pas un isolé; Laurier non plus; celui qui prendra (2) le commandement des forces canadiennes ne le sera pas non plus, ou s'il doit l'être ce ne sera pas pour bien longtemps.

Dans la vie religieuse, nous ne fûmes pas des isolés. Ce sont nos missionnaires qui fondèrent tant d'églises depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Colombie Anglaise. Personne ne pourra faire l'histoire religieuse du pays et soutenir que nous fûmes des isolés.

Il est vrai que certains trop encouragés par une diplomatie bornée voudraient nous réduire à l'isolement. Il existe d'insolentes prétentions qui confondent, par exemple, celle de subjuguer la province de Québec.

CONCLUSION

Une brève conclusion. On pourra se donner le plaisir de dauber la vanité féminine; devant la mère de famille, on s'arrête respectueux. C'est elle qui forme les grands hommes les héros et les saints. Chacun de nous avoue, quand il y songe, que ce qu'il y a de meilleur en lui, il le doit à sa mère. L'on connait l'éloge mérité par les femmes chrétiennes; Libanius s'écriait à propos de saint Basile et de saint Jean Chrysostome: "Quelles mères ont ces chrétiens!" Les mères canadiennes! Qui peut songer à elles sans que l'émotion n'étreigne son coeur et ne fasse trembler sa voix!

A elles revient la tâche si douce de se faire aimer, chérir, parler la langue française, la langue maternelle. La langue de sa mère! Quelle expression magnifique, simple et sublime! L'enfant apprend à bégayer sur les genoux de sa mère, avec quelle grâce charmante!

C'est elle, la mère, qui dès que l'intelligence de l'enfant s'éveille, c'est elle qui racontera les faits et gestes des saints et des martyrs, qui narrera l'épopée des fées, des sylphes et des génies, oui c'est elle qui aux oreilles étonnées de l'enfant égrènera les syllabes françaises, perles merveilleuses, apportées du pays de France!

Coppée rappelant ce qu'on lui racontait dans son enfance trace à la mère canadienne tout un programme.

"J'ai connu...... les beaux passages de la Bible et de l'Evangile, de nombreux personnages célèbres, des centaines de faits historiques, les féeries de *Perrault*, *la Comédie des Bêtes de La Fontaine*, *Don Quichotte*, *Gulliver*, *Robinson*, *les Mille et une Nuits*, que sais-je encore?

Que la mère continue donc à redire ces contes et ces récits moraux; qu'elle continue à chanter sur les berceaux, pour endormir les petiots, ces chansons naïves qui ont bercé notre enfance et dont les notes émues toutes chargées de tendresse résonnent encore à nos oreilles, embaument nos souvenirs, nous bercent de leurs harmonies dans nos épreuves et nos douleurs!

---

(2) J'ai donné sur ce sujet une causerie à Saint-Boniface, en novembre 1911, devant les instituteurs et les institutrices bilingues, lors de leur dernier congrès pédagogique, sous ce titre: "Le français que nous parlons".

(2) Ceci fut écrit en 1910.

Glanures

LE TIRAILLEUR SENEGALAIS ET L'OFFICIER ALLEMAND

On ne dira jamais assez de bien de nos tirailleurs sénégalais.

Voici une petite histoire véridique et charmante, qui eut pour théâtre un coin éloigné de l'Afrique équatoriale. Elle montre que nos Sénégalais sont devenus Français non seulement par le coeur, mais aussi par l'esprit.

Au cours des opérations de délimitation, qui actuellement se poursuivent au Congo, deux capitaines allemenads se rendaient de la Sangha à Lopi, dans l'intérieur du pays. Par suite d'une erreur assez peu explicable, ils dépassèrent Lopi de plus de 50 kilomètres et arrivèrent à M'Beye sur un poste français, en plein territoire français.

Ce poste, dont le chef était absent, était pour quelques jours occupé par un caporal sénégalais et cinq hommes.

Les officiers allemands s'adressèrent au caporal et lui ordonnèrent de leur fournir des porteurs et des vivres. Puis, apercevant une pirogue amarrée à proximité, ils voulurent la prendre. Le caporal s'y opposa et mit une sentinelle devant la pirogue.

Un des officiers allemands menaça alors le caporal de le faire attacher et de le faire frapper.

Il reçut alors cete réponse:

—Si vous voulez me battre, bien que je n'aie pas avec moi beaucoup d'hommes, je saurai me défendre.

Ce caporal, Ali Kamara, contraint par son service de quitter le poste, fut remplacé par un camarade, Soli Koulibali.

Auprès de celui-là, l'officier allemand escomptant un succès plus facile, revint à la charge. Il réclama d'un ton impératif la pirogue dont il avait besoin.

Le Sénégalais répondit:

—Je n'ai pas d'ordre de mon lieutenant.

—Mais, dit alors l'officier, nous avons une lettre de ton lieutenant qui nous dit de te demander des pirogues.

—Bon, alors donne papier.

—Tu sais donc lire?

—Mais oui.

C'était d'ailleurs absolument inexact. Interrogé par la suite sur les raisons qui l'avaient poussé à faire cette réponse, il déclara:

—Moi bien vouloir lui faire manière, alors moi faire manière aussi.

L'officier allemand fit mine de chercher et ne trouva pas de papier—naturellement—mais de sa poche il sortit une pièce d'or et la faisant voir au brave Sénégalais il réclama la pirogue.

Alors celui-ci eut un geste superbe. De sa poche il sortit une pièce de cinq francs qu'il avait par grand hasard, car ils ne sont pas riches les braves tirailleurs, et la montrant à l'officier:

—Gouvernement français, déclara-t-il, y a payé moi assez pour faire service: moi y a pas besoin argent allemand!

Et ce fut tout.

Jamais on ne dira assez de bien de nos braves tirailleurs sénégalais.

LA VILLE AUX 51 LANGUES

C'est Calcutta, la ville la plus peuplée de l'Inde; le recensement de 1911 lui attribue, en effet, 1,043,307 habitants.

On y parle 51 langues hindoues, asiatiques ou européennes. La plus répandue est le "bengali" la langue commerciale par excellence, parlée par 513,000 person-365,000; l'urdu, avec 71,000; puis le gujarati, l'assâmi, etc., et l'anglais que parlent officiellement 29,000 individus tant européens qu'hindous.

Ce chiffre de 51 langues n'a, en somme, rien de surprenant quand on songe qu'il est parlé dans l'Inde cent et quelques idiomes nationaux, sans compter le puchtu ou langue des bohémiens.

DANS LE MONDE

CRAINTES BELGES

Le gouvernement augmente ses effectifs.

Paris, 6 juillet.—M. Pichon, ministre des affaires étrangères, a donné une longue audience à l'ambassadeur de Belgique. On croit qu'il a été question d'une entente secrète, entre la France et la Belgique, pour protéger la frontière belge contre une attaque possible de l'Allemagne.

La Belgique augmente ses armements. Une récente loi, votée au parlement, a porté le chiffre des effectifs, en temps de paix, à 350,000 hommes, pour une population de 7,000,000 d'habitants.

Pour couvrir ces dépenses supplémentaires, il a été créé de nouveaux impôts qui augmenteront les revenus de l'Etat de 40 ou 50 millions de francs. Les droits sur les alcools seront augmentés de 33 pour cent et les automobiles de 12 fr. 50 par cheval-vapeur.

Cette mesure a soulevé les objections des membres de l'opposition, au parlement, mais le gouvernement a réussi à faire appliquer le droit sur les alcools.

Les autres droits seront examinés par la suite.

On croit que le projet entier sera voté.

UN RECORD BATTU

Jean Bouin, le champion français couvre 19 kilomètres 022 dans l'heure.

Stockholm, 6 juillet.—Jean Bouin, le champion français, disputant une course d'une heure, a battu le record du monde, couvrant 11 milles 1,443 yards (19 kilomètres 022).

LES EMIGRANTS SICILIENS

Préféreront-ils la Lybie à l'Amérique?

Rome, 6 juillet.—Il est beaucoup question en Sicile de la formation d'un syndicat d'émigrants Une commission sera nommée pour étudier s'il ne serait pas possible de détourner les émigrants sur les nouvelles colonies africaines.

Les Siciliens estiment qu'ils sont mieux payés en Amérique, mais, si le gouvernement veut venir en aide aux émigrants de leur accorder la concession de bons territoires en Lybie, il se pourrait que les émigrants acceptent d'en faire l'expérience.

Environ 100,000 Siciliens partent chaque année pour l'Amérique.

VICTOIRES GRECQUES

Les Bulgares sont repoussés sur toute la ligne.

Athènes, 6 juillet.—Le ministre bulgare a quitté Athènes.

Les Grecs ont occupé Dorian et l'aile droite de leur armée a pris Orliakan, sur la rivière Stryman.

Les nouvelles du quartier général annoncent des succès continuels.

* * *

Salonique, 6 juillet.—Le roi Constantin a envoyé le message suivant à toute son armée:

"A ma vaillante armée, qui, dans les récents combats, a montré tant d'héroïsme et a écrasé l'ennemi dans toutes les rencontres, j'adresse mes sentiments de profonde admiration.

"Je suis fier d'en avoir le haut commandement".

DANS LES BALKANS

4,000 Serbes faits prisonniers à Timok.

Londres, 6 juillet.—La légation bulgare a reçu la confirmation de la reddition de la division serbe de Timok, comprenant 4,000 hommes.

Six mitrailleuses, vingt-sept canons à tir rapide et un convoi de vivres ont été également capturés.

Deux régiments serbes qui avaient passé la frontière bulgare, ont été repoussés au nord d'Egri Palanka.

Belgrade, 6 juillet, soir.—Le gouvernement serbe a envoyé une note à la Bulgarie, spécifiant la rupture des relations diplomotiques et annonçant le rappel de l'ambassadeur serbe à Sofia.

Les troupes serbes sont entrées victorieusement à Kotchana. Un rapport semi-officiel, décrivant la position des troupes serbes, après cinq jours de combat, admet, pour la première fois, que les Serbes n'ont pas été victorieux sur toute la ligne, comme ils l'avaient annoncé.

La Serbie a, toutefois, empêché la Bulgarie d'exécuter son plan politique: s'emparer par surprise des territoires que la Serbie occupait en Macédonie, en attendant l'arbitrage.

Le rapport ajoute que les Serbes ont été surpris et que, après avoir reculé pour concentrer leurs forces, ils réussirent à arrêter l'avance des Bulgares.

Peu à peu, l'armée serbe reprit l'offensive et les Bulgares ont été repoussés au-delà de la rivière Bregalimtza, où ils se retirèrent en désordre.

Parlant des opérations du sud entre le fleuve Vardar et Krivolak, le rapport dit qu'après avoir tenu en échec des forces bien supérieures, les Serbes durent se replier et que Krivolak tomba entre les mains des Bulgares.

Ce succès serait insignifiant comparé à ceux remportés par les armées serbes sur l'aile droite bulgare.

Un autre rapport, de même source, dit que les derniers combats ont été plus longs, plus acharnés et plus meurtriers que ceux de la guerre contre la Turquie.

Les pertes serbes s'élèvent à 15,000 tués ou blessés; les Bulgares ont perdu 20,000 hommes.

Les pertes bulgares ont été augmentées par la mauvaise organisation du service de la Croix rouge.

Ils abandonnèrent leurs blessés sur le champ de bataille; les morts n'ont pas été enterrés.

* * *

Belgrade, 6 juillet, soir.—Les troupes serbes ont réussi à reprendre Krivolak.

* * *

Sofia, 6 juillet, soir.—Les ministres bulagres à Belgrade et à Cettigne ont été rappelés, et les intérêts bulgares en Serbie et au Monténégro sont confiés à la Russie.

Le Sobranié a été convoqué pour mardi,

* * *

Londres, 6 juillet, soir.—Après 10 jours de combats, on commence à avoir quelques nouvelles de la guerre.

Les Bulgares ont envahi la Serbie à Belogradchyke, à environ 60 kilomètres au nord de Nish, la plus forte ville fortifiée de Serbie.

On ne connait pas l'importance de la colonne bulgare, mais les Bulgares déclarent avoir battu les Serbes et avoir le chemin libre jusqu'à Nish.

Au sud d'Istip, le combat est également acharné. Deux cent mille hommes sont aux prises et les pertes, des deux côtés, doivent être terribles.

Des dépêches de Salonique annoncent des succès grecs de Doiran, où le combat a été acharné.

L'OFFENSIVE GRECQUE

L'armée s'avance jusqu'à Strouma

Athènes, 7 juillet.—Depuis le commencement de la guerre contre les Bulgares, les pertes grecques sont d'environ 10,000 tués ou blessés, dit un rapport officiel.

Après la bataille de Kilkish, l'aile droite de l'armée grecque a forcé les Bulgares à se retirer derrière la rivière Struma.

L'aile gauche, après un sévère combat, a occupé les hauteurs situées au sud du lac Doiran et a poursuivi les Bulgares vers Strumnitza, leur prenant 12 pièces de campagne et leur infligeant des pertes sévères.

* * *

Salonique, 7 juillet.—Une dépêche officielle dit qu'une partie de l'aile droite, qui a repoussé les Bulgares derrière la rivière Struma, marche sur Serrès.

Athènes, 7 juillet.—Trois classes de la garde nationale ont été appelées.

SERBES ET BULGARES

Les Serbes sont maitres du territoire jusqu'à la rivière Bregalinitza.

Londres, 7 juillet.—Le ministre de Bulgarie dément la défaite de la division de Timok, qui aurait hier repris Krivolak aux Bulgares.

D'après d'autres dépêches, cependant, il n'est pas certain que la division de Timok était engagée dans ce combat.

* * *

Londres, 7 juillet.—Le correspondant du "Daily Telegraph" à Belgrade dit que les pertes subies par les Serbes et les Bulgares sont énormes. Celles des Bulgares doivent être plus fortes, car ils se jetaient aveuglément contre les positions serbes à la baïonnette, sans songer aux sacrifices que cette méthode primitive leur imposait.

"Pendant huit jours, ajoute le correspondant, il y a eu, sur un front de 100 kilomètres, une longue série d'attaques nocturnes à la baïonnette: ce qui explique pourquoi les pertes sont si fortes.

Les Serbes ont prouvé aux Bulgares qu'ils n'étaient pas faciles à briser; il est évident que les Bulgares se sont trompés sur la valeur et la force de leurs adversaires."

Le correspondant affirme quIstip a été brûlé, mais non occupé. Il croit qu'une bataille décisive aura lieu près de Kustendil et autour de Krivolak.

* * *

Belgrade, 7 juillet.—Les troupes serbes ont occupé la ville de Kotchana et tout le territoire jusqu'à la rivière Bregalinitza, après un combat désespéré. Les Bulgares, poursuivis par les Serbes, se sont retirés en désordre.

On dément l'invasion de la Serbie, par une colonne bulgare, au nord-est de Nish.

Les correspandants de guerre sont partis pour le quartier général d'Ouskoub. Le commandant des troupes serbes annoncent qu'ils seront autorisés à aller sur le front.

Paris, 7 juillet.—Le gouvernement serbe, par l'intermédiaire de sa légation, demande des médecins et des infirmières, pour secourir les blessés serbes, qui sont si nombreux, que le service de santé serbe ne peut suffire.

* * *

Londres, 7 juillet, soir.—La nouvelle la plus importante du théâtre de la guerre est celle qui signale l'apparition d'un fort détachement bulgare à Vrania, menaçant la ligne de retraite des Serbes.

Plus significative encore est une dépêche de Belgrade, disant que les nouvelles du quartier général de l'armée sont rares et brèves, et que le gouvernement fera publier les rapports officiels tous les deux jours seulement. Enfin la censure est appliquée strictement aux dépêches de presse et la publication des éditions spéciales de guerre est interdite. Toutes ces circonstances tendent à confirmer l'opinion que les Serbes ont été battus.

LA TURQUIE S'ENHARDIT

Une note au gouvernement bulgare.

Constantinople, 7 juillet.—M. Daneff, premier ministre de Bulgarie, a reçu un message de la Porte, demandant que les Bulgares évacuent le territoire compris en la ligne Enos-Midia.

Les troupes turques sont prêtes à avancer.

LE DR. LOWELL A PARIS

Réaction en faveur des méthodes françaises dans les universités américaines

Paris, 7 juillet.—Le "Temps", parlant de la visite de M. Abbot Lawrence Lowell, président de l'université de Harvard, le dépeint comme "un des esprits les plus cultivés d'Amérique dont la présence, parmi nous, ne peut que resserrer les liens de mutuelle estime et d'ardente sympathie entre la France et les Etats-Unis.

Le "Temps" fait remarquer que la nomination du docteur Lowell à l'université de Harvard, a coïncidé avec la réaction en faveur des méthodes françaises. Jusqu'ici, les méthodes allemandes étaient employées exclusivement dans les universités.

M. Myron T. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis, a donné, hier, un déjeuner en honneur du docteur Lowell.

* * *

Paris, 7 juillet.—Le docteur et Mme Lowell, qu'accompagnait M. Herrich, ambassadeur des Etats-Unis, ont visité, cet après-midi, la Sorbonne où ils ont été reçus par les professeurs.

M. James Hyde a donné, ce soir, un diner en l'honneur du docteur Lowell, auquel assistaient M. Barthou, président du conseil, M. Pichon, ministre des affaires étrangères, les membres de l'Académie française, les recteurs des principales universités de France et les éditeurs des journaux de Paris.

L'ACTIVITE DU VESUVE

Le directeur de l'observatoire croit à une éruption prochaine

Naples, 7 juillet.—L'activité du Vésuve, assez prononcée au printemps dernier, s'accentue de jour en jour.

Le professeur Mercalli, directeur de l'observatoire, a remarqué depuis 1700, une période de 7 années ne s'était jamais écoulée, sans qu'il y ait une éruption.

La dernière éruption ayant eu lieu en 1906, l'activité du Vésuve fait croire à un éruption prochaine.

Le professeur Mercalli dit que cela ne signifie pas qu'une violente éruption soit nécessairement imminente.

Le cratère émet une grande quantité de vapeurs contenant de l'acide chlorique.

VICTOIRE SERBE?

Les Serbes auraient repris Istip.

Belgrade, 8 juillet, soir.—Les Serbes ont repris Istip après avoir mis les Bulgares en déroute, dit une dépêche officielle reçue ici ce soir. La lutte a été acharnée et les pertes énormes des deux côtés.

Les Serbes ont repris les canons que leur avaient enlevés les Bulgares.

* * *

Londres, 8 juillet.—Les dépêches de source serbe avouent qu'une forte colonne bulgare est entrée sur le terrain serbe près de Konagevats. Les Bulgares ont occupé cette ville après avoir brûlé tous les villages environnants.

Le choléra a été apporté à Belgrade par les blessés.

UN CURIEUX PHENOMENE

Une pluie de pierres et de feu en Espagne.

Madrid, 9 juillet.—Des dépêches de Valence signalent un curieux phénomène: une pluie de feu qui a réduit en cendres les environs du vilage d'Alcocer. Soudainement trois terribles explosions se firent entendre et en même temps, malgré le ciel clair, une violente tempête s'abattit sur les villages de Benavites et Cuartil, à quelques milles d'Alcocer. Une pluie de pierres, dont les plus grosses pesaient deux livres se mit à tomber.

Les habitants du village d'Alcocer durent se réfugier dans l'église.

JACK JOHNSON EN FRANCE

Il ne remettra plus les pieds en Amérique.

Le Havre, 10 juillet.—Jack Johnson, le boxeur, est arrivé ici aujourd'hui à bord du "Corinthian" et, dès son débarquement, annonça son intention de ne jamais remettre les pieds aux Etats-Unis.

Il a ajouté qu'il allait s'établir à Paris.

* * *

Paris, 10 juillet.—Jack Johnson, accompagné de sa femme et de son neveu, est arrivé ici cet après-midi.

Le champion de boxe dut s'adresser à divers hôtels avant d'en trouver un à sa convenance.

Il a déclaré qu'il allait établir son domicile à Paris et que jamais plus il n'accepterait de venir combattre en Amérique.

Il a ajouté que cet automne il aurait plusieurs rencontres dans quelques villes d'Europe.

Parlant de sa récente condamnation à un an de prison, Johnson a dit qu'il ferait appel aux plus hauts tribunaux car il a pleine confiance qu'une décision serarendue en sa faveur.

VICTOIRES BULGARES?

Les Bulgares prétendent avoir envahi la Serbie en quatre endroits.

Londres, 8 juillet.—Le correspondant du "Times" à Sofia télégraphie que le roi Ferdinand est parti pour la frontière, mais que le quartier général reste à Sofia.

Les Bulgares ont passé la frontière serbe à Saïtchar, à Saint-Nicolas et à deux points intermédiaires; ils se dirigent sur Pirot et Vranja, avec l'intention évidente de détruire la voie ferrée.

La bataille semble devoir s'étendre d'Egri Palanka à Kotchana; l'on s'attend à un combat acharné.

Les Grecs continuent leur marche victorieuse. On reconnaît, à Sofia, la prise de Dorian et celle de Serrès. Les Bulgares reconnaissent qu'ils ont eu tort de ne pas augmenter leurs forces dans le sud et vont y remédier.

ATROCITES BULGARES

Sept cents hommes brulés vifs dans une mosquée.

Salonique, 8 juillet.—Le père Michel, supérieur de la mission catholique française à Kilkish, confirme la nouvelle des massacres commis dans cette région par les irréguliers bulgares.

A Kourkout, ils brûlèrent vifs 700 hommes, en les emprisonnant dans une mosquée, qu'ils incendièrent. Ils avaient rassemblé, autour de la mosquée, les femmes et les filles des victimes, pour qu'elles assistassent à ce spectacle.

Des scènes, plus terribles encore, se sont passées à Kilkish, Planitza et Raynovo, où des femmes furent également brûlées vives.

Le père Michel affirme que, dans les rangs des irréguliers coupables de ces atrocités, se trouvaient des commerçants et des étudiants de Sofia.

MACABRES BEVELATIONS

Une jeune espagnole raconte comment elle aida a découper un homme tué par son père.

Madrid, 9 juillet.—Marie-Louise Sanchez, fille du capitaine Sanchez, qui fut arrêté en mai dernier, sous l'accusation d'avoir tué don Garcia Jalon, a, aux dires de la police, fait des révélations.

Elle a raconté en détail comment elle aida à découper le corps de Jalon, que son père avait tué à coups de marteau.

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	97
No. 2 Northern	94
No. 3 Northern	89
No. 4	82
No. 5	74½
No. 6	69½
No. 1 Feed	60
Rejected for seeds, No. 1	89
do No. 2	86
do No. 3	81
Rejected, tough, No. 1	88½
do No. 2	87½
do No. 3	83½
No. 1 Blé d'hiver	94½
do No. 2	94½
do No. 3	89½
do No. 4	82
Avoines—	
No. 2 C. W.	33¾
No. 3 C. W.	32
Extra No. 1 Feed	33
No. 1 Feed	32
No. 2 Feed	30¾
Orge—	
No. 3	48½
No. 4	47½
Rejected	43½
Lin—	
No. 1 N. W. C.	1.28

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix.	
Prix	$6.50 à $7.00
Bonnes vaches et génisse.	
Prix	$5.50 à $5.75
Vaches ordinaires.	
Prix	$4.00 à $4.50
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.50 à $4.75
Boeufs qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $4.00
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes.	
Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix.	
Prix	$6.50 à $7.00
Bons veaux, pesants.	
Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix.	
Prix	$5.00
Brebis de choix pour boucherie.	
Prix	$5.00 à $6.00

PORCS.

De choix	$8.75
Roughs and heavies.	
Prix	$6.00 à $7.00
Stags	$4.00 à $5.00

PATATES.

Patates du Manitoba.	
Au char	32
Au boisseau	30-33

LEGUMES SECS.

No. 1 Manitoba, caisse retornée.	
Prix	22½
No. 2, Manitoba, caisse retournée,	
Prix	17½
Oignons d'Egypte, au sac	3.00

LEGUMES.

Asperges, Minn., la doz.	1.25
Epinards naturels, la livre	10
Rhubarbe, Man.,	02
Laitue naturelle, la doz.	20
Oignons naturels, la doz.	25
Radis naturels, la doz.	20
Concombres importés, doz.	1.50
Céleri importé, la doz.	1.75

BEURRE DE CREMERIE

Manitoba, frais, en brique	26
Manitoba, solide	25½
Cantons de l'Est, solide	27

BEURRE

Cremerie	26
En briques séparées	22
No. 1	21
No. 2	18
En lot	17-18

FROMAGE.

Ontario (large)	14½
Manitoba (twins)	15
Ontario (twins)	14¾

OEUFS.

Absolument frais	18-19

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.45	5.35
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	4.00	3.90
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.	
Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—	
Royal Household, par sac de 98 livres	2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char 98s	Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

No. 1 Naturel, la tonne	16.00
No. 2 Naturel	15.00
No. 3 Naturel	12.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

LES BLESSURES DU CHEVAL

Les blessures les plus fréquentes chez le cheval sont dues à la mauvaise disposition des harnais soit à une chute causée par un obstacle ou par la façon défectueuse de conduire, soit enfin à une ferrure mal pratiqué. Dans le premier cas, il se forme des plaies ou des crevasses aux épaules ou au poitrail dans le second c'est la fracture ou le couronnement, dans le dernier enfin c'est la boiterie. Nous allons examiner successivement les trois cas et indiquer le traitement approprié à chacun d'eux.

Même bien confectionné, un harnais peut blesser, soit que des boutons poussent sur l'animal, soit que les traits ne soient pas de longueur égale ou, enfin, que le collier soit dur. C'est pourquoi propre, le plus doux possible et celui qui attelle un cheval doit toujours prendre le plus grand soin en posant le collier, et en égalisant les traits de façon que l'effort de traction soit bien supporté par les deux épaules; il doit aussi le tenir toujours très l'enlever dès que le cheval est dételé. A ce moment il sera bon de laver à l'eau froide la place qu'il occupait sur le cou de l'animal.

S'il arrive que celui-ci est blessé par le harnais, il faut, si on le peut, le laisser au repos pendant quelques jours. On nettoie alors la plaie avec de l'eau froide bien propre à laquelle on ajoute un peu d'eau bouillante pour lui enlever sa crudité et qu'on additionne d'acide phénique dans la proportion de 42 grammes pour une demi pinte d'eau, si la plaie est profonde et si l'on craint la présence d'un gravier, on fera tomber l'eau d'un peu haut pour laver complètement puis on pourra appliquer un morceau d'étoupe inondé de teinture de myrrhe. On peut aussi pratiquer au choix, pour les lavages, soit de l'eau phéniquée, soit une décoction de feuilles de noyer tiède additionnée de vin chaud ou d'un peu d'eau-de-vie et pour la locution millième de sublime corrosif. Enfin, au moment de remettre les harnais, on devra couvrir la plaie du chiffon de toile imbibé d'un mélange de tannate de plomb et de teinture d'aloès.

Mais, il peut arriver qu'il soit indispensable de faire travailler le cheval malgré ses blessures. En ce cas, on comprend que celle-ci ne guériront pas si les colliers les touche encore. Pour éviter cela, il suffira de vider la partie qui porte sur le mal, puis on remplira le reste de façon que rien ne touche à la plaie qui devra être tenue bien propre par de fréquents lavages à l'eau phéniquée. De cette façon, tout contact disparaissant la blessure sera vite guérie. Nous recommandons d'éviter le séjour des mouches sur le mal. L'eau phéniquée ou l'huile de cade les éloignera.

Le cheval est-il tombé et s'est-il fracturé un membre, il faut faire appeler immédiatement le vétérinaire et se borner à ramener prudemment l'animal à l'écurie. Pour cela, on immobilise la région fracturée à l'aide de sangles, de bandes, de sacs entourés par des surfaux, puis on hisse l'animal sur une charette ou un camion très bas. Un tas de fumier comme plan incliné peut être utilisé à cet effet.

En vue de transport, il faut aviser à ce que l'animal soit solidement fixé de chaque côté de la voiture ou des ridelles, s'il y en a, à l'aide de sangles ou de sous-ventrières. Une fois à l'écurie, le blessé est attaché au ratelier pour l'empêcher de se coucher on passe des courroies sous le ventre pour le soulager enfin on ôte la littière sous le membre fracturé, ou bien on creuse un peu le sol pour éviter l'appui.

Ces instructions suivies, on arrose la région et on la tient constamment couverte de compresses froides en attendant la visite du vétérinaire.

Le cheval est simplement couronné, l'opération essentielle sera d'enlever d'abord soigneusement tous les corps étrangers ou la poussière ou la boue qui ont pu s'introduire dans les chairs et pourraient dans la suite provoquer le tétanos.

Il faut donc pour cela pratiquer de grands lavages à l'eau phéniquée ou avec une dissolution de sublime à 5 p. c.

S'il s'agit d'une blessure légère, que la peau seule ait été enlevée, on badigeonnera deux fois par jour à la teinture d'iode, on fera faire à l'animal une promenade à la main d'une heure et on lui mettra les genouillières la nuit pour l'empêcher de se mordre.

Si le couronnement est grave, on seringuera la plaie matin et soir avec deux ou trois seaux d'eau et on lavera ensuite avec une solution de crésyl au centième puis on le saupoudrera avec un mélange de 10 gr. de poudre iodoforme et de 10 gr. de poudre de charbon de chêne pulvérisée. On appliquera ensuite sur le genou un morceau de ouate trempée dans l'eau cresylée et on enveloppera sans trop serrer. Ce pansement sera fait deux fois par jour.

Repos absolu, suppression de l'avoine, nourriture de paille et de son mouillé. Ce traitement qui nous a été indiqué par un grand éleveur a donné des résultats merveilleux. Au bout de quinze jours il ne reste ni grosseur, ni déformation, à peine une petite place dénudée montre-t-elle que le cheval a été couronné.

Il est bien entendu que celui-ci n'est pas guérissable si l'on a été atteint, la formation d'abcès perpétuel empêchant la cicatrisation de la pluie et par conséquent la guérison.

La "boiterie" peut provenir d'un clou qui s'est enfoncé dans le pied de l'animal ou d'une ferrure défectueuse; l'enclodure, la piqûre, la brûlure de la soie, provoquent une boiterie d'abord légère qui va en augmentant. Quand on examine le pied déferré et bien paré, une sensibilité plus ou moins grande se remarque dans le point atteint. A cette place, la corne blanche se montre pointillée de petites lignes rouges provenant d'un épanchement de sang. Le pourtour est garni d'une infiltration janne.

Il faut alors faire amincir jusqu'à la rosée les parties malades, bien dégager les alentours du clou, quand il s'agit de piqûre ou d'enclodure, appliquer des étoupes imprégnées de térébenthine ou seulement d'onguent de pied. Si la boiterie est récente, cela suffit généralement pour la faire disparaître en quelques jours. Si elle date au contraire de quelques jours, et qu'elle soit très prononcée avec de la suppuration, il faut y joindre l'application d'un cataplasme ou, ce qui est préférable, maintenir constamment le pied dans l'eau froide.

Les signes de douleur que donne l'animal montrent la mesure exacte de la gravité du mal. Si, au lieu de diminuer, la douleur augmente, il faut appeler le vétérinaire, car il y a probablement une opération à faire, dont le cultivateur ne peut pas se changer.

Le Vétérinaire.

SOCIETES COOPERATIVES AGRICOLES

Qu'est-ce qu'une société coopérative agricole?

En attendant que nos manuels de lecture remaniés en mettent une sous les yeux de nos enfants, permettez que je commence par une définition; elle en vaut bien une autre.

Une société coopérative agricole, c'est une association professionnelle formée entre gens travaillant le sol, ou y tenant par un lien quelconque, pour l'étude et la défense de leurs intérêts.

Naturellement, devraient en faire partie "toutes les personnes exerçant la même profession, des métiers similaires ou des professions connexes."

Dans ma paroisse natale,—j'étais petit gamin alors,—si j'avais été bien sage, pendant la semaine, mon père m'amenait aux assemblées de la Coopérative. Elles se tenaient ordinairement chaque dimanche, après la messe. Là, nous trouvions réunis presque tous les propriétaires de la paroisse, grands et petits: l'homme qui entretenait le plus beau verger du canton et celui qui cultivait le plus modeste jardin potager. Les plus éloignés de l'église y manquaient rarement; le jardinier-fleuriste y était aussi; enfin c'était l'assemblée de tous ceux qui cultivaient la terre et en récoltaient directement les produits.

Mon père était un médecin fort achalandé, ce qui ne l'empêchait pas de porter un grand intérêt à la Société Coopérative. Il faisait du jardinage à ses heures, et il avait la réputation d'avoir toujours les plus beaux melons de la paroisse.

Monsieur le notaire, lui, il aimait beaucoup les abeilles. Il avait, dans un coin de son jardin, sous les arbres de son verger, un rûcher qui faisait envie à voir... de loin—car elles n'étaient pas toujours commodes, les abeilles de Monsieur le notaire! Brrr!

Quant à notre maître d'école, c'était l'autorité de la paroisse en fait d'aviculture, et ses coqs remportaient toujours les premiers prix aux expositions du comté. Je me rappelle que ma vieille tante Marguerite le trouvait bien chanceux, Monsieur l'instituteur, d'avoir chaque année des oeufs frais à vendre de bonne heure en décembre, et tout l'hiver durant. Elle brûlait d'envie de savoir son secret. Tout le monde le connait maintenant ce secret-là.

Jusqu'à la rentrée de M. le curé, qui était l'âme dirigeante de la société, tous ces gens jasaient avec entrain et bonhomie. On parlait de tout... ce dont on parle dans une société agricole bien organisée.

Nous l'avons déjà dit, nous en reparlerons peut-être encore.

ELEVAGE DES DINDONNEAUX.

Les dindonneaux sont d'un élevage relativement difficile. Ils sont loin d'être aussi rustiques que les poulets, les oisons et les canetons, mais de plus ils sont plus stupides.

Le soin le plus important à prendre après l'éclosion consiste à les préserver du froid. Si leur naissance est un peu précoce et que la saison soit encore peu avancée, on est quelquefois obligé de les renfermer pendant la première huitaine dans une pièce chaude et même chauffée au besoin, dont le sol est recouvert de sable ou de sciure de bois. Si le temps le permet, on les laisse sortir au milieu de la journée, autant que possible au soleil et dans un endroit abrité, sous une grange, par exemple, en surveillant bien la mère, afin qu'elle ne les conduise pas au loin. Il est prudent de placer celle-ci sous un abri à clairevoie. Il faut surtout éviter que les petits ne soient mouillés ou qu'ils ne reçoivent quelques averses, car ils périraient presque infailliblement.

Le froid les engourdit facilement mais ne tue pas d'une manière certaine et immédiate. Il arrive souvent que les dindonneaux sont tellement engourdis qu'on les croit morts, mais remis sous la mère on les voit avec étonnement revenir à la vie après quelques heures de chaleur.

Dès la première semaine, si les temps est beau, on peut les laisser promener avec la mère, mais en les surveillant toujours de près et les faisant rentrer immédiatement s'il vient à pleuvoir.

Ils ne commencent guère à manger que le troisième jour après leur naissance; mais là se présente une difficulté dont il est parfois difficile de triompher. Certains sont tellement absurdes qu'il est absolument impossible de leur apprendre à manger. Il faut leur ingurgiter la pâtée de force pour les empêcher de mourir de faim. Il peut être alors utile d'introduire dans la couvée quelques poulets qui leur donnent l'exemple. Leur première nourriture doit être composée de pain trempé, d'oeufs durs auxquels on ajoute presque toujours des oignons, le tout hâché menu, ensemble. Le meilleur grain à leur offrir, couramment, est le chènevis. Les oignons paraissent être tout à fait de leur goût, car dans la pâtée ce sont eux qu'ils choisissent d'abord.

Quand les dindonneaux commencent à bien manger, à l'âge d'une dizaine de jours, on peut supprimer les oeufs et composer une pâtée avec du son ou des herbes coupées mélangées d'oignons hachés. En même temps, on les mène aux champs, toujours en évitant la pluie et par les temps humides on choisit les terrains secs et sablonneux. Les terrains humides leur sont contraires. Le dindon n'aime pas à avoir les pattes mouillées.

LA PREPARATION DES OEUFS POUR LA VENTE

Le Ministère fédéral de l'agriculture, à Ottawa, vient de publier, par ordre du Ministre, l'honorable Martin Burrell, un bulletin fort utile sur la préparation des oeufs pour la vente. Ce bulletin nous fait connaître les pertes énormes qui résultent de la façon négligente ou défectueuse dont on traite les oeufs destinés à la vente; il propose des moyens d'y rémédier et de perfectionner cette branche du commerce, autant dans l'intérêt du producteur que du consommateur.

Ce bulletin qui porte le numéro 16, de la série du Commissaire de l'industrie animale, se compose de 24 pages, comprenant un certain nombre de photographies qui facilitent beaucoup l'intelligence du texte. Tous ceux qui désirent en recevoir un exemplaire n'auront qu'à s'adresser au Bureau des publications, Ministère fédéral de l'agriculture à Ottawa.

Nous y trouvons d'abord l'exposé de la manière dont se fait habituellement la manutention des oeufs, puis des résultats des diverses négligences; viennent ensuite des conseils pratiques et détaillés pour les cultivateurs, les marchands, les acheteurs d'oeufs, les compagnies de chemins de fer et d'express, les commerçants, les entreposeurs, les marchands de détail et le consomateur. On recommande, entre autres choses, au cultivateur, de séparer les coqs des poules immédiatement après la saison d'élevage, de ne pas vendre d'oeufs fécondés, de fournir aux poules des nids spacieux et bien garnis de litière; de ramasser les oeufs régulièrement, au moins une fois par jour et plutôt deux fois qu'une quand la température est modérée, et plus souvent encore lorsqu'il fait très chaud et très froid, et de les transporter immédiatement, dans des récipients propres, dans une cave fraiche et sèche; de les recouvrir d'un linge propre pour empêcher la poussière de se déposer sur eux et prévenir également l'évaporation et le ternissement; de les expédier dans des caisses convenables aussi souvent et aussi directement que possible. Il y a également un bon nombre de conseils pratiques et utiles pour les marchands, les acheteurs, les compagnies de transport, etc.

MARINE ET LITTERATURE

—Je vois dans les journaux rade de Toulon les hydroplanes ont volé autour du "Jules-Michelet."

—Eh! oui, pour rappeler deux beaux livres: "la Mer" et "l'Oiseau."

* * *

ROSSERIE

—Une conversation de cinq minutes avec une jeune fille comme vous me suffit pour pouvoir lire ses pensées les plus intimes.

—Comme cela doit être désagréable pour vous!

* * *

LE MARI ENERGIQUE

—Votre femme a-t-elle toujours le dernier mot?

—Oh! non... c'est moi. Je dis: "Oui, ma chérie", ou: "Tu as raison, ma chérie."

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

La compagnie du Pacifique Canadien est à faire construire une ligne téléphonique reliant Winnipeg à Souris. Toutes les stations seront munis d'un appareil de téléphone pour le système des trains. Fannystelle sera du nombre.

* * *

Un bon nombre d'enthousiastes de la balle, se sont rendus à Elm Creek pour un pique-nique et une grande joute de balle qui a eu lieu mardi le 8. Tous sont revenus enchantés de leur promenade.

* * *

M. et Mme Alfred Hamel et M. Ulric Boisvert ont été en visite à Starbuck, mardi dernier.

* * *

Messieurs Edmond Poitras, Achille Morissette, Arthur Beaupré, Ulric Boisvert, sont de retour de leurs "homesteads" près d'Inwood, Man. Ils ont fait le voyage en "auto".

* * *

Deux des soeurs de Mme Gédéon Couture, qui sont religieuses chez les Soeurs Grises ou de Charité sont en promenade ici.

* * *

Vendredi dernier, le 4 juillet, notre équipe de joueurs de balle au champ, s'est rendue à Elie, où avait lieu un pique-nique. La première partie de balle fut jouée entre les clubs Fannystelle et Elie; le dernier est sorti victorieux par le résultat de 2 à 6.

La seconde partie entre les clubs Starbuck et Saint-Eustache fut gagnée par Starbuck, 8 à 5. Ensuite les équipes Elie et Starbuck qui étaient les vainqueurs de la partie, ont joué ensemble pour voir lequel des deux clubs gagnerait la bourse. Starbuck est sorti victorieux.

Voici les noms et les positions de nos joueurs: Receveur, Pierre Beaupré; Lanceur, Gabriel Poitras; S.S., Oscar Cyrenne; 1er but, P.-A. Bouvier; 2me but, Arthur Cushing; 3me but, Adrien Désilets; R.F., Eloi Cyrenne; C. F., Georges Carter; L.F., Joseph Painchaud.

Capitaine, Joseph Painchaud.

Nos amateurs de balle ont joué une belle partie et le résultat pour plusieurs rondes était 1 à 1.

* * *

Pendant la tempête de lundi dernier, la foudre est tombée sur la tour de l'école du village, qu'elle a passablement endommagée. Heureusement qu'il n'y avait pas de classes à ce moment-là, car nous aurions certainnent à enrégistrer quelques fatalités. Les dommages atteignent environ $100; il seront couverts par les assurances.

* * *

M. Keroack vient de recevoir la triste nouvelle de la mort de sa mère à Warwick, P.Q. Madame Keroack était malade depuis quelque temps. Elle a enduré les souffrances de sa dernière maladie avec la résignation d'une mère chrétienne. Nos condoléances à la famille en deuil.

Messieurs Vigor Rho et Cormier de Winnipeg, étaient parmi nous, ces jours derniers.

* * *

Mardi le 1er juillet a été célébré à Gravelbourg, Sask., le mariage de Melle Eva Dureault avec M. Lemire. Nous aurons avant longtemps la visite des nouveaux mariés.

Nos meilleurs souhaits de bonheur.

* * *

M. et Mme Dureault sont de retour de Gravelbourg, Sask., où ils ont été en promenade chez des amis et parents.

* * *

Madame F. Mollot accompagnée de sa fille Lily de Winnipeg, sont en promenade chez M. Marcel Mollot pour quelque temps.

* * *

Messieurs Alfred Hamel et Ulric Boisvert ont commencé les travaux à l'intérieur de l'école du village. On doit finir le second étage, pour en faire une classe qui sera la troisième.

* * *

M. Cushing a la visite de sa soeur, institutrice dans une école de Chicago, Illinois.

* * *

La récolte a une assez belle apparence depuis les dernières pluies. Le grain a profité à merveille; aussi en plusieurs endroits l'épi est formé. Nous aurons fort besoin d'une belle température.

* * *

M. et Mme C. Lavigne de Notre-Dame de Lourdes, Man., sont en promenade ici pour quelques jours.

* * *

Melle Yvonne Bourque, Mme P.-A. Bouvier, M. et Mme A. Ménard, M. Henri Piché, sont allés en visite à Winnipeg, cette semaine.

* * *

M. Henri Piché, marchand, doit se rendre sous peu à la Rivière-la-Paix, où il ira voir des terrains.

* * *

M. Poirier de la brigade de feu de Saint-Boniface est en promenade chez sa fille Mme Arthur Beaupré.

* * *

Un bon nombre de paroissiens se rendront au sacre de Mgr Béliveau qui aura lieu le 25 juillet à la cathédrale de Saint-Boniface.

SAINT-GEORGES DE CHATEAUGUAY

Examen d'école: La semaine dernière a eu lieu l'examen de l'école Allard; M. le curé, M. Arsène Vinette, président des commissaires, M. Léo Shamns, secrétaire, ainsi que plusieurs parents y assistaient. MM. les Commissaires constatèrent que les élèves avaient fait de réels progrès, surtout dans l'étude de l'anglais. Ils félicitèrent l'instituteur, M. le Dr Saucier, et les élèves auxquels ils promirent un magnifique arbre de Noël, pour l'an prochain; cette promesse fut accueillie par les applaudissements des jeunes. M. le Curé souhaita d'heureuses vacances aux enfants, les engageant à passer ces jours de repos dans l'intimité de la famille. Il souhaita aussi un bon voyage à M. le docteur Saucier qui doit aller passer ses vacances à Winnipeg et proposa de terminer par le chant "O Canada". Tous les examinateurs, instituteur, parents et élèves s'en retournèrent enchantés.

* * *

Naissance: Joseph, Arthur, Théophile, fils de Charles Doyon, cultivateur et de Albina Bouthillier. Le parrain a été Arthur Bouthillier et la marraine Noémie Chèvrefils.

* * *

Délégués: MM. Eusèbe Martel, syndic; Jos. Papineau, Jr., propriétaire de la sçierie Papineau, Cléophas Vincent, Marchand, Joachim Chèvrefils, maitre de poste; Edmond Bouthillier, commerçant, représentèrent la paroisse, à la Saint-Jean-Baptiste, à Winnipeg et Saint-Boniface.

* * *

Malade: Nous apprenons avec regret la maladie de Madame Edmond Bouthillier. Nous lui souhaitons une prompte guérison,

* * *

Départ: M. le Dr Saucier, qui a passé l'année parmi nous, nous a quitté pour Winnipeg, où il doit passer ses vacances. M. le Dr Saucier est très estimé dans la paroisse, où il ne compte que des amis. Heureuses vacances, joyeux retour.

* * *

Accident: Un accident qui aurait pu avoir des conséquences graves, est arrivé mardi, à la construction du nouveau presbytère. MM. Henri Martel et Odilon Bédard étaient à travailler au bout de la bâtisse, lorsque l'échafaud s'effondra. M. Martel parvint à se cramponner à une planche, mais M. Bédard tomba d'une hauteur de quinze pieds. Il s'en est tiré avec plusieurs égratignures.

* * *

De passage: Melle Toupin, ménagère du Rév. M. Macaire, curé de Saint-Malo, ancien curé de Saint-Georges, est en promenade chez M. Péreux.

* * *

Le R. P. Brassard, curé de Fort Alexandre, et le R. P. Anzalone, du Sacré-Coeur de Winnipeg, sont venus rendre visite à M. le Curé.

SAINT-LEON

Notre école paroissiale, sous la direction des Rdes Soeurs des Cinq-Plaies de Notre Sauveur, vient de clôturer l'année scolaire. Les examens de fin de l'année ont été passés avec succès pour le français et pour l'anglais. Y présidaient, outre les RR. PP. qui ont la charge de la paroisse, les commissaires d'école et un bon nombre des parents, qui ont constaté avec plaisir les progrès de leurs enfants.

Dans la soirée, la grande salle se remplit de nouveau pour la distribution des prix. A cette occasion les élèves du couvent ont donné une petite séance très intéressante: la première partie comprenait une petite comédie intitulée le *chapeau aéroplane* et dont le principal rôle était joué par Melle Zéphirina Payette; la deuxième partie se composait d'un drame très touchant, *Germaine Cousin*, dont le rôle a été rempli par Melle Eliane Landry. Ces deux représentations, mêlées de chants et de musique ont été exécutées avec beaucoup de naturel et de grâce.

* * *

Les bonnes Soeurs des Cinq-Plaies sont en frais de construire un nouveau couvent à Saint-Léon. Ce couvent mesure 72 pieds par 52 pieds, est recouvert d'un lambris de briques au dehors et plastré à l'intérieur. Outre quatre belles salles de classe, cette construction comprend entre autres un dortoir pour les pensionnaires et une grande salle de réception. La rentrée des classes se fera dans le nouveau couvent. Il sera chauffé à l'eau chaude et est muni d'un bon système de plomberie. Nos Rdes Soeurs montrent qu'elles veulent tenir sur un haut rang l'éducation et l'instruction des enfants dont elles sont chargées.

* * *

Vendredi 27 juin avait lieu au couvent des Révérendes Soeurs des Cinq-Plaies, l'examen de fin d'année et la distribution des prix qui furent cette année d'une réelle valeur.

A cette occasion une petite séance récréative fut donnée par les jeunes filles (actrices en herbe) musique, chansons variées, un vrai programme. Scène comique, etc., ce qui prouve que notre jeunesse a le sens artistique assez développé.

Parmi les élèves les plus méritants relevons les noms de M. Charles Leblanc, quatre premiers prix et M. Hervé Rondeau, premier prix d'arithmétique et de politesse.

Melle Marianne McEachran, premier prix d'honneur, Melle Corinne Laporte, premir prix de bone conduite, Melle Zéphirina Payette, premier prix de catéchisme, médaille d'argent. Merci aux Révérendes Soeurs pour leur dévouement inlassable, aux élèves, bonnes et joyeuses vacances.

* * *

La rosée si ardemment souhaitée s'est enfin manifestée dans le cours de la nuit du 24 juin dernier sous forme de pluie diluvienne et de cette époque l'arrosoir du bon Dieu ne cesse de nous distribuer l'eau nécessaire à la bonne formation et à la croissance des récoltes.

* * *

De nouveaux deuils assombrissent encore la paroisse. Jeudi 3 juillet, la population, sauf quelques rares exceptions dues à un travail forcé, et un grand nombre d'étrangers accourus des paroisses voisines conduisaient à leur dernière demeure les dépouilles mortelles de M. Clément Moreau, jeune homme de 28 ans, de Louis Labossière. La sinistre faucheuse n'épargne donc pas plus la jeunesse que la vieillesse. Nous n'en admirons pas moins les secrets desseins de Dieu. Aux familles si douloureusement affligées, bon courage quand même, l'espérance au ciel, nos plus sincères sympathies.

* * *

Dimanche dernier, 6 juillet, malgré le piètre succès oratoire du rapporteur, nous avons réussi à mettre debout un comité paroissial de colonisation. En font partie; Messieurs Ovila Gareau, Gédéon Boisvert, Azarie Labossière, Pierre Labossière. Nous en espérons grand bien. A l'oevre, Messieurs, et comme le disait à ce même congrès du 25 Mgr Béliveau, ne cherchons pas à réaliser le rêve, mais faisons ce que nous pouvons et sûrement nous réaliserons le rêve.

M. Ovila Gareau termine en ce moment une jolie maison sur l'emplacement de M. Joseph Gareau (parti ce printemps pour l'Ouest) dont il s'est rendu acquéreur. Comme je le disais, une vraie émulation règne parmi les nôtres, le succès couronne les efforts. Les maisons confortables et de bon style remplacent un peu partout les bâtiments rudimentaires des premiers temps. S'il est vrai que l'on peut juger de la richesse et de la prospérité d'un pays à l'aisance de ses habitants, aux habitations et leurs dépendances, nous ne serons certes pas classés aux derniers rangs, et si on veut bien se reporter en arrière, jeter un coup d'oeil sur les débuts si rudes de la colonisation, la longue période de stagnation des affaires, la pauvreté générale de presque tous les graves d'alors, on ne sera pas surpris d'apprendre le résultat auquel sont parvenus la plupart.

Lorrain.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Nous avons eu les Quraate Heures au commencement de la semaine. En même temps, le R. P. Camper o.m.i., a prêché un Triduum pour aider à faire le Jubilé.

Les Rév. E.-B. Rocan, curé de Sainte-Elizabeth, A. Martin, curé de Saint-Joseph, A. Defoy, de Letellier, et le R. P. J. Allard o. m.i., sont venus prêter leur concours pour entendre les confessions durant le Triduum.

* * *

Lundi soir, nous avons eu une conférence agricole très intéressante par M. Lemieux du département d'Agriculture d'Ottawa et M. A. Villeneuve du Collège Agricole de Winnipeg. Nous devrions avoir plus souvent de ces conférences agricoles car nos gens ne manquent pas d'en profiter.

Il y avait au-delà de deux cents auditeurs à cette conférence.

* * *

Les pluies récentes ont amélioré de beaucoup l'apparence de la récolte.

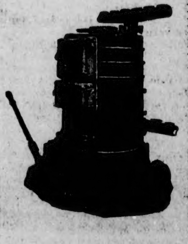
UN ORDRE DU JOUR PEU BANAL

Les citoyens Merzet et Merrheim, délégués de la C. G. T., ont employé un de leurs dimanches à un voyage à Chalon-sur-Saône, oú ils avaient organisé une grande réunion antimilitariste au salon du Colisée.

La réunion étant ouverte, les citoyens Merzet et Merrheim s'aperçurent qu'ils étaient seuls. Personne ne s'était dérangé pour venir les entendre.

Alors... alors, les citoyens Merzet et Merrheim, à l'unanimité de deux voix, "votèrent un ordre du jour blâmant les travailleurs chalonnais."

Et puis, ils reprirent le train; il faut espérer qu'ils trouvèrent du monde dans leur compartiment.



Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR

PIERRE L'ERMITE

Au cachot! Au cachot, lui, Clément! D'abord il ne put se faire à cette idée. Assis sur son dur tabouret de bois, les coudes aux genoux, la tête entre les mains, il pleura à s'en rendre malade. Ce n'était ni l'isolement, ni la privation de lumière, ni le pain sec, ni le travail forcé qui l'épouvantait, c'était la pensée qu'on allait peut-être écrire à M. Valmont, lui dire que son protégé, son fils adoptif, n'était qu'un vulgaire garnement, qui avait augmenté d'une unité le nombre des cancres du collège, et que les choses ne pourraient longtemps durer ainsi.

Il se représentait la famille entière lisant cette lettre, là-bas, à Noyon, le matin, au premier déjeuner qui réunissait tout le monde chez le notaire. Got, Mme Valmont hochant la tête, découragées, disant qu'elles s'étaient trompées, qu'on attendait autre chose, qu'on aurait peut-être bien fait de ne pas autant s'intéresser à lui... Oh! cette vision de Noyon, c'était celle qui le torturait et qui, dans la solitude du cachot, lui faisait tendre le poing vers la bande Trumard et Merluchet!

Puis il se fit une raison. Après tout, on l'aimait là-bas, on le connaissait et on ne le jugerait pas d'après un seul acte; d'ailleurs, il était seul au moins dans cette chambre, et, exil pour exil, il aimait mieux le cachot tranquille que la compagnie de cette bande qui semblait, par son audace, donner le ton à toute la division.

Il en était là de ses réflexions, quand la clef grinça dans la serrure, c'était le Kabyle qui entrait, une feuille de papier à la main. En honnête homme, avant de faire son rapport il voulait tout savoir; Clément était un bon élève, un peu triste, un peu fier peut-être, mais n'encourant jamais de punition. Evidemment il y avait eu quelque chose d'inconnu, mais de grave, qui l'avait fait sortir de son caractère. Entre Trumard et Clément, les présomptions de culpabilité ne pesaient pas sur Clément, mais, extérieurement, il était l'agresseur; lui, surveilalnt, ne pouvait pas scruter l'intime des consciences.

Et pourtant, quelque chose le poussait à aller au fond de cette affaire: il prit le tabouret unique que Clément, debout, laissait libre, et commença l'interrogatoire.

Mais l'enfant n'osait pas répondre: tout contribuait à lui fermer la bouche, et l'horreur instinctive qu'il éprouvait pour une dénonciation, quelque légitimée qu'elle fût, et surtout la répulsion d'apprendre à un étranger qu'il faisait un journal, chose que le surveillant considérait comme enfantillage, une puérilité, une bêtise à faire hausser les épaules...

—Remarquez, Clément, que votre silence aggrave encore votre cas, si vous avez une raison sérieuse pour justifier votre équipée, je dis plus, votre scandale, je ne vois pas pourquoi vous vous obstinez à ne pas la donner... Alors, vous ne voulez rien dire?

—Je ne puis rien dire.

—Alors soit!... vous vous expliquerez devant M. le Proviseur.

—Pas plus devant M. le Procureur, que vous, Monsieur Ménard; j'ai une égale confiance en vous deux, et je dis cette dernière phrase dans un sens affectueusement respectueux.

—On ne le supposerait pas.

Si, monsieur, j'ai confiance en vous; vous me punissez, je le comprends, mais comprenez aussi qu'il a pu se passer entre Trumard et moi des choses que je ne peux pas, que je ne dois pas vous confier....

Il disait cela, ses grands yeux bien francs levés sans haine, sans colère vers le surveillant; et cet homme, sans s'en rendre compte, éprouvait du bonheur, dans sa vie de misère, à se sentir regardé ainsi. Certaines âmes se comprennent tout de suite—sans rien se confier,—surtout celles qui souffrent! C'était leur cas à eux deux, obligés, pour des raisons différentes, de supporter la galère de l'internat. Il devina tout à coup que Clément ne devait pas être coupable, que cet enfant pourrait un jour l'aimer, lui, universelelment détesté par tous.

Alors, sans s'en rendre compte, ses traits se détentirent, sa figure quitta le masque du surveillant. Il redevint lui-même; ce n'était plus le pion, le Kabyle, que Clément avait là, devant lui; c'était l'homme que Dieu avait fait bon et aimant, et qui, sans même s'en apercevoir, ouvrait les bras à l'enfant qui s'y jeta en pleurant, en criant:

—Oh! que je souffre! Mon Dieu, que je souffre!

—Pourquoi souffres-tu? Dis-moi pourquoi; ce n'est plus au surveillant que tu parles, c'est à M. Ménard, à ton ami, tu le sens bien; voyons, dis-moi tout!...

Il l'avait pris sur ses genoux, comme autrefois Got le prenait; et lui, le pion détesté, trouvait des paroles affectueuses, paternelles, qui font monter la confidence du coeur aux lèvres...

Alors Clément raconta tout; il dit Noyon, son entrée au collège, sa vie de misères, son journal qui était son seul ami. Qu'avait-il fait à Trumard, à Merluchet, pour qu'on vienne ainsi lui voler ce qu'il avait de plus cher, car c'étaient eux qui avaient fait le coup; il en mettrait sa main au feu; et il n'avait pas su se contenir, ce matin, en s'apercevant de cette canaillerie. Où était-il, son journal? Où était sa petite boîte de souvenirs, les photographies de sa famille qui donnaient l'illusion de sa présence?... Oui, ce Trumard, il ne l'avait pas assez souffleté... Si jamais on abusait de son cahier, si jamais on ridiculisait une seule ligne!... un seul nom!... oh! alors... il savait bien ce qui arriverait, mais cette fois-ci, ce serait sérieux, comme entre des hommes!

. . . .

Il parla ainsi un bon quart d'heure; puis, quand il fut soulagé, M. Ménard se leva et lui serra la main:

—C'est bon, fit-il simplement, je vais arranger tout cela. Pour l'exemple, tu resteras encore demain au cachot; mais n'aie pas peur, les autres ne l'emporteront pas en Paradis, où d'ailleurs ils ne mettront probablement jamais les pieds! As-tu besoin de quelque chose?... Demande-le moi simplement, je suis ton ami, maintenant, n'est-ce pas?

L'enfant allait répondre qu'il n'avait besoin de rien, mais subitement il se ravisa, et, tendant son beau front blanc, bien pur:

—Embrassez-moi, fit-il avec un accent intraduisible, il y a un mois que je l'ai pas été!...

Et quand il posa ses lèvres sur le front de l'enfant, le surveillant sentit monter à ses yeux deux larmes, de ces larmes d'hommes qui disent tant de choses, et qui lui parurent si délicieuses, qu'un instant tout sembla s'évanouir, et les murs du collège, et la haine des élèves, et la tyrannie des parents...: il était aimé!...

* * *

Le lendemain, Clément se réveilla encore au cachot; mais, à côté de lui, au lieu du pain sec et de la cruche d'eau, menu ordinaire des "punis", il trouva un déjeuner composé comme Got elle-même aurait pu le faire là-bas à Noyon. Il ne chercha pas longtemps l'auteur de cette libéralité, tout de suite il avait deviné le Kabyle.

Mélancoliquement, il se préparait à y toucher, quand, à côté de lui, dans la cour, la cloche sonna la récréation de 8 heures. Il l'entendit sans envie; franchement, il éprouvait la même impression que la veille et se trouvait aussi bien ici que dans la cour, au milieu des Merluchet, des Trumard et de leur bande d'esclaves; une chose seulement l'inquiétait: qu'était devenu son journal, et M. Ménard avait-il pu le retrouver?

Tout à coup, il lui sembla qu'il se passait dans la cour quelque chose d'étrange. Le cachot de première division donnait aux trois quarts sur l'endroit où jouaient les collégiens.

Mais habituellement ils délaissaient tous ce coin peu agréable avec ses constructions en pierre meulière et situé sous les fenêtres mêmes du proviseur; ce qui, en été, gênait la liberté des conversations. Or, ce matin, par extraordinaire, toute la division était là. De l'intérieur du cachot, il entendait nettement le bruit tumultueux des voix, au milieu desquelles il distinguait l'organe détesté de Merluchet et de Trumard:

—Par ici, les agneaux... Là... Seulement il me faudrait une chaise... Qui est-ce qui va me chercher une chaise?...

—Moi!... Moi!... crièrent quelques voix, celles de Médéric et du jeune frère de Trumard...

Tout ce qui se passe à l'extérieur de son cachot est intéressant pour le prisonnier; aussi, Clément, bien qu'il ne regrettât pas son exclusion, chercha, sans y attacher grande importance, quel jeu inconnu ses camarades organisaient; il voulut même regarder, mais en plaçant sa table le long du mur, et sa chaise sur la table, il ne réussit qu'à constater l'impossibilité de toute tentative pour correspondre avec la cour. Le vasistas, en gros verre dépoli, était cloué à son cadre et il n'y avait pas à conserver une minute l'espoir de l'ouvrir.

Il descendit alors, presque sans regret; après tout, cela lui était bien égal ce qu'ils pouvaient faire là-bas, les autres! Il se mêlait si peu habituellement à leurs évolutions, préférant à toutes les parties une marche dans le pota-

L'HORRIBLE

La nuit tiède descendait lentement.

Les femmes étaient restées dans le salon de la villa. Les hommes, assis ou à cheval sur les chaises du jardin, fumaient, devant la porte, en cercle autour d'une table ronde chargée de tasses et de petits verres.

Leurs cigares brillaient comme des yeux, dans l'ombre épaissie de minute en minute. On venait de raconter un affreux accident arrivé la veille: deux hommes et trois femmes noyés sous les yeux des invités, en face, dans la rivière.

Le général de G... prononça:

—Oui, ces choses-là sont émouvantes, mais elles ne sont pas horribles.

L'horrible, ce vieux mot, veut dire beaucoup plus que terrible. Un affreux accident comme celui-là émeut, bouleverse, effare: il n'affole pas. Pour qu'on éprouve l'horreur il faut plus que l'émotion de l'âme et plus que le spectacle dun mort affreux, il faut, soit un frisson de mystère, soit une sensation d'épouvante anormale, hors de nature. Un homme qui meurt, même dans les conditions les plus dramatiques, ne fait pas horreur; un champ de bataille n'est pas horrible; les crimes les plus vils sont rarement horribles.

Tenez, voici deux exemples personnels qui m'ont fait comprendre ce qu'on peut entendre par l'Horreur.

C'était pendant la guerre de 1870. Nous nous retirions vers Pont-Audemer, après avoir traversé Rouen. L'armée, vingt mille hommes environ, vingt mille hommes de déroute, débandés, démoralisés, épuisés, allait se reformer au Havre.

La terre était couverte de neige. La nuit tombait. On fuyait vite, les Prussiens n'étant pas loin.

Toute la campagne normande, livide, tachée par les ombres des arbres entourant les fermes, s'étendait sous un ciel noir, lourd et sinistre.

On n'entendait rien autre chose dans la lueur terne du crépuscule qu'un bruit confus, mou et cependant démesuré de troupeau marchant, un piétinement infini, mêlé d'un vague cliquetis de gamelles ou de sabres. Les hommes, courbés, voutés, sales, souvent même haillonneux se traînaient, se hâtaient dans la neige, d'un long pas éreinté.

La peau des mains collait à l'acier des crosses, car il gelait affreusement cette nuit-là. Souvent je voyais un petit moblot ôter ses souliers pour aller pieds nus, tant il souffrait dans sa chaussure; et il laissait dans chaque empreinte une trace de sang. Puis au bout de quelque temps, il s'asseyait dans un champ pour se reposer quelques minutes, et il ne se relevait point. Chaque homme assis était un homme mort.

En avons-nous laissé derrière nous, de ces pauvres soldats, épuisés, qui comptaient bien repartir tout à l'heure, lorsqu'ils auraient un peu délassé leurs jambes roidies. Or, à peine avaient-ils cessé de se mouvoir, de faire circuler, dans leur chair gelée, leur sang presque inerte, qu'un engourdissement invincible les figeait, les clouait à terre, fermait leurs yeux, paralysait en une seconde cette mécanique humaine surmenée. Et ils s'affaissaient un peu, le front sur leurs genoux, sans tomber tout à fait pourtant, car leurs reins et leurs membres devenaient immobiles, durs come du bois, impossibles à plier ou à redresser.

Et nous autres, plus robustes, nous allions toujours, glacés jusqu'aux moelles, avançant par une force de mouvement donné, dans cette nuit, dans cette neige, dans cette campagne froide et mortelle, écrasés par le chagrin, par la défaite, par le désespoir, surtout étreints par l'abominable sensation de l'abandon, de la fin, de la la mort, du néant.

J'aperçus deux gendarmes qui tenaient par le bras un petit homme singulier, vieux, sans barbe, d'aspect vraiment surprenant.

Ils cherchaient un officier, croyant avoir pris un espion.

Le mot "espion" courut aussitôt parmi les traînards et on fit cercle autour du prisonnier. Une voix cria: "Faut le fusiller". Et tous ces soldats qui tombaient d'accablement, ne tenant debout que parce qu'ils s'appuyaient sur leurs fusils, eurent soudain ce frisson de colère furieuse et bestiale qui pousse les foules au massacre.

Je voulus parler; j'étais chef de bataillon; mais on ne reconnaissait plus les chefs, on m'aurait fusillé moi-même.

Un des gendarmes me dit:

—Voilà trois jours qu'il nous suit. Il demande à tout le monde des renseignements sur l'artillerie.

J'essayai d'interroger cet être:

—Que faites-vous? Pourquoi accompagnez-vous l'armée?

Il bredouilla quelqeus mots en un patois inintelligible.

C'était vraiment un étrange personnage, aux épaules étroites, à l'oeil sournois, et si troublé devant moi que je ne doutais plus vraiment que ce fut un espion.

Il semblait fort âgé et faible. Il me considérait en dessous, avec un air humble, stupide et rusé.

Les hommes autour de nous criaient:

—Au mur, au mur.

Je dis aux gendarmes:

—Vous répondez du prisonnier?...

Je n'avais point fini de parler qu'une poussée terrible me renversa, et je vis, en une seconde, l'homme saisi par les troupiers furieux, terrassé, frappé, traîné au bord de la route et jeté contre un arbre. Il tomba presque mort déjà, dans la neige.

Et aussitôt on le fusilla. Les soldats tiraient sur lui, rechargeaient leurs armes, tiraient de nouveau avec un acharnement de brutes. Ils se battaient pour avoir leur tour, défilaient devant le cadavre et tiraient toujours dessus, comme on défile devant un cercueil pour jeter de l'eau bénite.

Mais tout d'un coup un cri passa:

—Les Prussiens! les Prussiens!

Et j'entendis, par tout l'horizon, la rumeur immense de l'armée éperdue qui courait.

La panique, née de ces coups de feux sur ce vagabond, avait affolé les exécuteurs eux-mêmes, qui, sans comprendre que l'épouvante venait d'eux, se sauvèrent et disparurent dans l'ombre.

Je restai seul devant le corps avec les deux gendarmes, que leur devoir avait retenu près de moi.

Ils relevèrent cette viande broyée, moulue et sanglante.

Il faut le fouiller, leur dis-je. Et je tendis une boite d'allumettes-bougies que j'avais dans ma poche. Un des soldats éclairait l'autre. J'étais debout entre les deux.

Le gendarme qui maniait le corps déclara:

—Vêtu d'une blouse bleue, d'une chemise blanche, d'un pantalon et d'une paire de souliers.

La première allumette s'éteignit; on alluma la seconde. L'homme reprit, en retournant les poches:

—Un couteau de corne, un mouchoir à carreaux, une tabatière, un bout de ficelle, un morceau de pain.

La seconde allumette s'éteignit. On alluma la troisième. Le gendarme, après avoir longtemps palpé le cadavre, déclara:

C'est tout.

Je dis:

—Déshabillez-le. Nous trouverons peut-être quelque chose contre la peau.

Et, pour que les deux soldats pussent agir en même temps, je me mis moi-même à les éclairer. Je les voyais à la lueur rapide et vite éteinte de l'allumette, ôter les vêtements un à un, mettre à nu ce paquet sanglant de chair encore chaude et morte.

Et soudain un d'eux balbutia:

—Nom d'un nom, mon commandant, c'est une femme.

Je ne saurais vous dire quelle étrange et poignante sensation d'angoisse me remua le coeur. Je ne le pouvais croire, et je m'agenouillai dans la neige, devant cette bouillie informe, pour voir: c'était une femme.

Les deux gendarmes, interdits et démoralisés, attendaient que j'émisse un avis.
que penser.

Mais je ne savais que supposer,

Alors le brigadier prononça lentement:

—Peut-être qu'elle venait chercher son enfant qu'était soldat d'artillerie et dont elle n'avait pas de nouvelles.

Et l'autre répondit:

—P't'être ben que oui tout de même.

Et moi qui avais vu des choses bien terribles, je me mis à pleurer.

Et je sentis, en face de cette morte, dans cette nuit glacée, au milieu de cette plaine noire, devant ce mystère, devant cette inconnue assassinée, ce que veut dire ce mot: "Horreur".

Or, j'ai eu cette même sensation, l'an dernier, en interrogeant un des survivants de la mission Flatters, un tirailleur algérien.

Vous savez les détails de ce drame atroce. Il en est un cependant que vous ignorez peut-tre.

Le colonel allait au Soudan par le désert et traversait l'immense territoire des Touaregs, qui sont, dans tout cet océan de sable qui va de l'Atlantique à l'Egypte et du Soudan à l'Algérie, des espèces de pirates comparables à ceux qui ravegeaint les mers autrefois.

Les guides qui conduisaient la colonne appartenaient à la tribu des Chamba, de Ouargla.

Or, un jour, on établit le camp en plein désert, et les Arabes déclarèrent que, la source étant encore un peu loin, ils iraient chercher de l'eau avec tous les chameaux. Un seul homme prévint le colonel qu'il était trahi. Flatters n'en crut rien et accompagna le convoi avec les ingénieurs, les médecins et presque tous ses officiers. Ils furent massacrés autour de la source, et tous les chameaux capturés.

Le capitaine du bureau arabe de Ouargla, demeuré au camp, prit le commandement des survivants, spahis et tirailleurs, et on commença la retraite, en abandonnant les bagages et les vivres, faute de chameaux pour les porter. Ils se mirent donc en route dans cette solitude sans ombre et sans fin, sous le soleil dévorant qui les brulait du matin au soir.

Une tribu vint faire sa soumission et apporta des dattes. Elles étaient empoisonnées. Presque tous les Français moururent, et, parmi eux, le dernier officier.

Il ne restait plus que quelques spahis, dont le maréchal des logis Poheguin, plus des tirailleurs indigènes de la tribu de Chamba. On avait encore deux chameaux.

Ils disparurent une nuit avec deux Arabes.

Alors les survivants comprirent qu'il allait falloir s'entre-dévorer, et, sitôt découverte la fuite des deux hommes avec les deux bêtes, ceux qui restaient se séparèrent et se mirent à marcher un à un dans le sable mou, sous la flamme aigue du ciel, à plus d'une portée de fusil l'un de l'autre. Ils allaient ainsi tout le jour, et, quand on atteignait une source, chacun y venait boire à son tour, dès que le plus proche isolé avait regagné sa distance. Ils allaient ainsi tout le jour, soulevant de place en place, dans l'étendue brulée et plate, ces petites colonnes de poussière qui indiquent de loin des marcheurs dans le désert.

Mais un matin, un des voyageurs brusquement obliqua, se rapprocha de son voisin. Et tous s'arrêtèrent pour regarder.

L'homme vers qui marchait le soldat affamé ne s'enfuit pas, mais il s'aplatit par terre, il mit en joue celui qui s'en venait. Quand il le crut à distance, il tira. L'autre ne fut point touché paulant à son tour, il tua net son camarade.

Alors de tout l'horizon, les autres accoururent pour chercher leur part. Et celui qui avait tué, dépéçant le mort, le distribua. Et ils s'espacèrent de nouveau, ces alliés irréconciliables, pour jusqu'au prochain meurtre qui les rapprocherait. Pendant deux jours ils vécurent de cette chair humaine partagée. Puis la famine étant revenue, celui qui avait tué le premier tua de nouveau. Et de nouveau, comme un boucher, il coupa le cadavre et l'offrit à ses compagnons, en ne conservant que sa portion.

et il continua d'avancer puis, é-

Et ainsi continua cette retraite d'anthropophages.

Le dernier Français, Pobeguin, fut massacré au bord d'un puits, la veille du jour où les secours arrivèrent.

Comprenez-vous maintenant ce que j'entends par l'Horrible?

Voilà ce que nous raconta, l'autre soir, le général de G...

COMMENT FURENT PENDUS LES CONSPIRATEURS TURCS

Douze pendaisons en moins de vingt cinq minutes. Tous meurent cou rageusement.

Un déploiement de troupes considérables assurait l'ordre.

Toutes les rues conduisant à la place Bayazid étaient barrées. Un cordon de troupes, baïonnette au canon, laissait passer seulement les journalistes. Devant la potence, le procureur impérial lut la sentence au premier supplicié seulement. C'était le capitaine Kiazim. Chaque fois que le procureur citait des noms de conspirateurs, Kiazim criait à haute voix: "Qu'ils vivent éternellement!"

Quand la lecture fut terminée, Kiazim cria d'une voix assurée et qui fut entendue sur toute la place: "Vive la justice! A bas la tyrannie!"

"J'ai tout fait, n'ignorant pas que la potence était au bout. Je ne regrette rien. Je meurs aujourd'hui, mais demain Dieu créera mille, cent mille Kiazim pour venger la nation."

"A bas les francs-maçons!"

Le second supplicié, Damad-Salih pacha, a fait à l'officier qui l'escortait devant la potence, son testament verbal. Il a recommandé de dire à sa femme Fatma sultane, fille de feu Kemaleddine effendi, de ne plus penser à lui. Il a remis à l'officier un trousseau de clés pour sa femme, puis il est allé tranquillement à la mort.

Le lieutenant Mehmet-Ali, en passant devant les autorités, a dit ironiquement: "Petits messieurs, vous gouvernez maintenant."

Topal Teffik a crié aussi: "Vive la nation: demain renaîtront 100,000 Tevffiks pour venger la nation."

Les autres sont morts sans prononcer aucune parole.

Dès 5 heures du matin, on a retiré la plupart des troupes et on a laissé le public pénétrer sur la place. Les gens comencent à arriver par centaines pour voir les douze cadavres balancés par le vent. C'est un spectacle lugubre. La foule garde le silence. Un turc murmure: "Aman pauvre Salih pacha."

A 10 heures du matin, la place est encore noire de monde, les curieux continuent à arriver en masse.

ENTRE BOHEMES

—Tel que tu me vois, je viens de passer mes vacances dans un petit trou.

* * *

DANS LES COULOIRS DE LA CHAMBRE

—Enfin, qu'entend-on exactement par la nation armée.

—C'est fiersonne soldat.

ger, d'où il pouvait découvrir, au détour d'une allée, un coin de paysage qui lui rappelait un peu la campagne.

Mais, brusquement, le bruit augmenta d'intensité; on avait apporté la chaise, en cachette; c'était celle du Kabyle. Médéric l'avait prise en étude, et cette pensée-là amusait tout le monde...

—Ohé! Merluchet, tu essuieras tes pieds avant de grimper!...

—Criez pas si fort, bon sang! Le pion va venir!...

—C'est que, voyez-vous, les amis, commença Merluchet, j'ai à vous servir quelque chose qu'on n'entend pas tous les jours, un petit récit inédit, pour l'usage externe, dû à la plume élégante du citoyen qui est justement coffré là-dedans, du dénommé Clément Valmont, originaire de "je ne sais pas où" et domicilié à Noyon, où, d'ailleurs, il aurait bien pu rester!... Allons, que ceux qui ont du coton dans les oreilles s'empressent de l'extérioriser!!!... Y êtes-vous, les amis! Je réclame un peu de silence!... Du silence... tonnerre de Brest!

Long et déhanché, Merluchet gesticulait sur sa chaise, apostrophant les groupes où l'on continuait à causer...

—Dis-donc, Oscar, t'as pas bientôt fini!...

Des psst!! pstt!! énergiques, pleins de curiosité et de convoitises méchantes se faisaient entendre, des coups de coude très énergiques furent distribués et, au bout de quelques instants, on obtint un silence relatif...

—D'abord, Messieurs, vous remarquerez que c'est un cahier *bleu*... couleur du ciel, la couleur de tous ces *bondieusards* sempiternellement fourrés sous les jupons de l'aumônier!... C'est toujours difficile de savoir ce qu'ils ont dans le ventre, ces animaux-là... Eh bien! vous, priviligiés, vous allez le savoir, grâce à la poigne de trois d'entre nous... Maintenant, écoutez!...

Alors, d'une voix éveulée, qu'il rendait ridicule à plaisir, il commença la lecture, tenant le cahier d'une main, et de l'autre, faisant des gestes de paillasse:

Je m'ennuie... Oh! je m'ennuie à mourir... Toujours ma pensée s'envole vers Noyon, vers Got, vers la maison cachée dans la verdure où, ce soir, autour de la lampe, M. et Mme Valmont parlent peut-être de moi, où Blanche, toute joyeuse, s'amuse, sans songer à ce que je souffre pour elle...

—Vous entendez, les amis... Blanche!... Je vous signale Blanche... Ah! le gaillard avec ses airs de misanthrope... C'est-y hypocrite tous ces oiseaux-là!... Qui est-ce qui sait ce qu'est Blanche?... Je propose lui envoyer notre carte... en port dû!... Mais attendez, c'est pas fini... Il y en a long...

...Tous ces potaches me dégoûtent... Je répète: tous ces potaches me dégoûtent!...

Et Merluchet, se tournant vers le mur du cachot, hurla de sa plus belle voix:

—Eh bien! toi, tu nous dégoûtes encore plus, n'est-ce pas, les amis?... Faut crier tous, de manière à ce qu'il l'entende: "Conspuez!... Conspuez le Valmont!! Conspuez!..."

Et, à part quelques rares personnalités décidées, tous, comme des esclaves bien dressés, crièrent tant qu'ils purent:

—Conspuez le Valmont!.... Conspuez!!...

Tous ces potaches me dégoûtent, à la chapelle surtout; il semble qu'ils ricaneraient aux yeux du bon Dieu, s'il apparaissait là, sur l'autel...

Et, comme quelques rires éclataient, Merluchet étendit la main:

—Attendez, vous allez voir si c'en est un, de Jésuite!...

...Je ne prie plus ici, comme là-bas à Noyon, dans la cathédrale, entre la bonne Got et la petite Blanche: à peine ai-je mis la tête entre mes mains, que j'entends pouffer de rire derrière moi: ils ont remarqué mes deux visites à l'aumônier et ceci a suffi pour me faire mal noter; à voir leur attitude, à entendre leurs conversations surtout, on dirait qu'ils n'ont plus de mère, ou que leurs parents ne les ont placés là que pour se débarrasser d'eux...

—Hein!... Vous avez entendu ce moucheron-là?... Si c'est pas à faire transpirer!!!... Ecoutez encore, et vous verrez s'il est dans les curés jusqu'au cou.

...C'était aujourd'hui la fête de l'abbé Hans; et, par la pensée, j'ai cueilli avec Got les fleurs qu'il aimait, j'ai fini le dessin que je devais lui offrir, j'ai aidé Blanche à envelopper les deux embrasses de rideaux qu'elle avait faites pour lui, et toute la famille, Tom en tête, nous avons pris le chemin de la cathédrale.

Et Merluchet, avec un sourire infernal, des gestes pleins de sous-entendus, détaillait les moindres nuances, ridiculisait les phrases les plus touchantes, et, dans la cinquantaine d'élèves qui riaient autour de lui pas une voix ne s'éleva, pas une de ces indignations qui rendent si belle une figure de jeune homme ne se produisit; tous calquaient leur attitude sur celle de Merluchet et de son groupe, lequel terrorisait habituellement la division entière.

—Maintenant, attention, ça devient tragique et mystérieux!... D'abord, qui est-ce qui me passe un verre d'eau, ça vous dessèche le gosier, cette littérature-là!...

Et lorsque Médéric lui eût apporté un de ces gobelets en ferblanc tel qu'on n'en trouve dans tous les internats, Merluchet continua la lecture sur un ton mélodramatique, commentant chaque phrase avec des réflexions idiotes qui amusaient énormément l'assistance.

......Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas pris là-bas, en face des rochers du Morin? Pourquoi me suis-je débattu contre l'Océan pour ne pas mourir? La mort est-elle donc quelque chose de comparable à ce que j'endure ici depuis une semaine, et comme il y a des sacrifices qui coûtent cher au coeur de l'homme!

Je souffre atrocement; la vision de Noyon me hante: en face la longueur de ces corridors, la puanteur de ces dortoirs, la terreur de ces classes, j'ai toujours devant les yeux ma petite chambrette de Noyon où la main de Got se devinait partout; ma petite chambrette que le soleil emplissait de lumière et de gaieté, avec ses perspectives sur les deux jardins, sur la cathédrale, sur le Siméon.

Une seconde fois je suis devenu orphelin, et plus douloureusement, si c'est possible, que la première. Il me semble que je comprenais mieux, que je sentais davantage la douceur des liens que j'ai rompus. Il n'était que temps, un mois plus tard je n'en aurais plus eu le courage...

J'ai raconté mon histoire à l'aumônier, il m'a longuement embrassé en me disant que j'avais eu tort, mais que toutes les âmes ne sauraient avoir des torts pareils, qu'il fallait prendre mon courage à deux mains et que la vie était faite pour autre chose que pour pleurer.

Moi, je ne pleure pas, peut-être cela me ferait-il du bien? Je ne puis pas, je suis trop fier peut-être, trop orgueilleux, pas assez résigné à la volonté du bon Dieu.

Et comme à cette phrase Merluchet éclatait de rire en se tenant les côtes, plusieurs cris aigus retentirent à la fois:

—Attention!... le Kabyle!...

C'était le Kabyle, en effet, qui sortait du réfectoire, après avoir pris à la hâte son déjeuner du matin. D'un coup d'oeil il devine la situation et marche droit à Merluchet.

Comme une volée de moineaux, tout le groupe s'était dispersé, seul Merluchet restait très embarrassé de sa chaise, d'où il n'avait pas pensé à descendre; mais, malgré cela, l'air gouailleur et insolent, car il sentait sur lui les regards de toute la division.

—Qu'est-ce que vous faites là?...

—Mais vous voyez... je me promène...

Et comme le surveillant, furieux de la réponse, donnait un coup de pied dans la chaise, Merluchet trébucha, et finalement alla tomber de tout son long sur les pierres de la cour, en lâchant le cahier de Clément que M. Ménard ramassa aussitôt.

—Tu me copieras un chant de Virgile tous les jours, jusqu'à dimanche, et ce n'est pas fini!...

A ce moment la cloche sonna la fin de la récréation, les élèves se rangèrent sur deux files, face à l'étude. Merluchet se mit le dernier, en donnant d'un air grincheux de grands coups sur ses habits pour y ôter la poussière, puis il suivit à distance, traînant les pieds, essayant par le défi de son attitude de relever quelque chose de son prestige qu'il sentait atteint. Il ne réussit qu'à faire troubler le nombre de ses lignes et à faire supprimer son dernier jour de sortie.

A cette heure de la journée, les pour y prendre leurs livres et aller en classe où les professeurs les attendaient.

A peine cette opération fut-elle terminée que le Kabyle, à grands pas, traversait la cour, se dirigeant vers le cachot. Mais quand il ouvrit, la porte repoussa sur la pierre quelque chose de lourd qui obstruait le passage, le surveillant se pencha et vit le corps de Clément étendu là, sans signe de vie.

Il s'y attendait presque.

A grand'peine, il put entrer et relever l'enfant, qu'il étendit sur le lit; le visage était blanc effrayamment, les dents serrées, les lèvres contractées, et les mains se crispaient autour des deux bouts d'une règle en ébène que Clément avait dû briser dans un moment de désespoir affolé.

Pendant une demi-heure, le Kabyle soigna l'enfant, lui baignant le visage de vinaigre, d'eau froide, lui faisant boire de son rhum à lui, péniblement acheté sur ses maigres appointements, et lorsque Clément ouvrit les yeux, il l'embrassa comme son père l'eût embrassé, sentant grandir en lui, pour cet élève méconnu, un sentiment d'immense piété; puis il le prit dans ses bras et doucement le porta à l'infirmerie.

(*A suivre*)

LES CATHOLIQUES ALLEMANDS

LES CATHOLIQUES ALLEMANDS DE L'OUEST TIENNENT LA SEMAINE DERNIERE UN IMPORTANT CONGRES. CE QU'ILS PENSENT DE LA QUESTION SCOLAIRE. DISCOURS DE MGR BUDKA, EVEQUE RUTHENE.

Les catholiques allemands de l'Ouest ont eu mardi, mercredi et jeudi derniers leur congrès dans les salles de la paroisse Saint-Joseph, Winnipeg Nord. Des délégués sont venus de tous les centres catholiques du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta. Ils ont été les hôtes des familles allemandes de la paroisse Saint-Joseph.

Mardi matin, à huit heures et demie, arrivaient de nombreux délégués de Régina. Conduits par la fanfare Sainte-Marie de Régina ils se rendirent à la salle du congrès. Au coin des rues Main et Collège ils furent reçus par une nombreuse délégation des délégués déjà arrivés. Ils escortèrent les automobiles conduisant Mgr Langevin, Mgr Béliveau et Mgr Dugas, l'abbé Prud'homme. A neuf heures, Mgr Béliveau assisté des RR. PP. Tosquinet et Rapp, célébra la messe. Le R. P. Suffa o.m.i. prononça un beau sermon sur la foi, sa nécessité et les forces qu'elle donne. Le choeur rendit magnifiquement la messe en quatre parties de Stein avec accompagnement d'orchestre. Après la messe les délégués se rendirent à la salle du congrès où une adresse fut présentée à Mgr Langevin par M. Ludwig Erk.

C'est avec joie et piété que les Allemands Catholiques réunis en leur cinquième convention annuelle saluent Mgr l'Archevêque. Depuis la dernière réunion à Régina de grands changements ont marqué les progrès de l'Eglise Catholique dans l'Ouest. La nomination d'un évêque de rite ruthène fut une grande consolation pour les Allemands catholiques car elle les assure que les Ruthènes seront gardés contre les attaques de ceux qui s'efforçent insidieusement de leur enlever leur foi. Tous ont accueilli avec joie la visite de Mgr Stagni, le délégué apostolique. Ses bonnes paroles d'encouragement sont gravées dans la mémoire de tous les catholiques.

Les catholiques allemands se réjouissent de la nomination de Mgr Béliveau au poste d'évêque auxiliaire. Ils remercient Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, qui a bien voulu honorer la convention de sa présence.

Convaincus, comme nos frères d'Allemagne, que dans l'union seule résidait la vraie force, les catholiques allemands ont organisé des congrès. Chaque congrès a marché de succès en succès.

Les catholiques allemands n'ont pas appris en une journée la nécessité de la paix interne, de l'inébralable persévérance et de l'indomptable ténacité qui triomphent de tous les obstacles. Cette leçon nous a été apprise par des années de persécution et d'opposition à tous les idéaux pour lesquels nous combattions. Les catholiques d'Allemagne ont vu leurs monastères et leurs couvents supprimés, leurs pensionnaires dispersés; ils furent privés du ministère de leurs évêques et de leurs prêtres; ils étaient dénoncés comme des ennemis de l'Empire avant qu'ils prissent conscience de leur puissance et forçassent le Chancelier de Fer à céder.

Mais Dieu voulait que le bien sortit du mal. Les souffrances des catholiques allemands enseignèrent au monde étonné aussi bien qu'aux allemands quelle était la force des catholiques allemands. Leurs principaux chefs, entre autre le célèbre Windthorst, prirent la direction de la lutte et montrèrent ce que l'unité de désir et de dévouement à une cause sacrée peuvent accomplir. Le monde voit aujourd'hui les fruits de leurs splendides travaux; le Centre Allemand, le Volksverein.

On a appelé le legs de Windthorst aux catholiques allemands le "Volksverein" l'Union populaire des Catholiques Allemands.

Il fonda cette institution quelque temps avant sa mort.

Elle a pour but d'encourager et de promouvoir l'exercice des droits et principes opposés à l'hérésie, à la révolution et au socialisme. Elle défend encore l'ordre chrétien dans la société. A la mort de son fondateur, l'union contenait cent mille membres. Elle atteint aujourd'hui le chiffre de un million en Allemagne. Il y a quelques années une branche de cette société fut fondée dans l'Ouest canadien pour le bénéfice des catholiques allemands. Cette branche a rapidement prospéré et grandi. Quoique nous espérons ne jamais subir ici les persécutions que nous avons subis en Allemagne, nous n'en sommes pas moins persuadés de la nécessité de l'union entre tous les catholiques afin d'obtenir une solution équitable à la question scolaire. L'adresse se termine par l'assurance que les catholiques allemands seront toujours prêts à répondre aux directions que donnera l'Eglise.

REPONSE DE MGR LANGEVIN

Votre nombre, dit Mgr l'Archevêque, prouve que vous êtes venus ici avec empressement et je suis heureux de voir que vous suiviez l'exemple que votre patrie vous a donné dans la revendication de vos droits. Nous ne devons pas laisser notre ardeur se refroidir si nous voulons promouvoir une bonne cause. Notre Sauveur était destiné à souffrir: nous devons de même souffrir pour notre foi. Nous devons nous organiser afin de hater nos progrès. Je suis heureux de voir que les Allemands ont donné l'exemple de l'organisation. Bien que nous ne soyons pas mûrs pour un parti catholique il n'en est pas moins bon d'instruire le peuple. Nous ne nous lions à aucun parti. Il y a un grand nombre de gens qui sont libres des partis politiques. Pour qu'un homme public canadien fasse quelque chose qui vaille, il faut que ses idées soient bonnes, justes, canadiennes et libres. "Je vois que vous n'avez qu'un coeur et qu'une âme, dit Mgr Langevin, et je suis convaincu que cette convention fera du bien."

Parlant des écoles, Mgr Langevin a déclaré que nous devions lutter jusqu'à ce qu'on nous accorde partout, dans le Manitoba, nos écoles catholiques. Nous avons en Saskatchewan des écoles séparées qui ne sont pas des écoles absolument séparées mais c'est encore beaucoup mieux que ce que nous avons au Manitoba. Ici nous n'avons aucun droit scolaire, ni d'école séparée.

Chaque famille catholique devrait recevoir un journal. Vous avez le *West Canada* et le *St. Peter's Bote* qui seront toujours prêts à défendre votre religion contre les attaques de la presse laïque. Vous ne pouvez concevoir la somme de poison répandu par la presse quotidienne et les écoles sans Dieu. C'est notre devoir de travailler pour nos écoles, nos journaux et de propager la parole de Dieu. Mgr Langevin termine en souhaitant le meilleur des succès à ce congrès.

MGR BELIVEAU

Mgr Béliveau remercia les congressistes de leurs bons souhaits. Il a prié spécialement le matin pour ceux qui prennent part à cette convention. Les Allemands ont une mission spéciale, celle d'enseigner une leçon à notre peuple. "Je vous demande, dit Mgr Béliveau, de faire savoir au groupes anglais et français le bon travail que vous faites afin que chaque groupe sache ce que font les autres et que nous puissions tous travailler de concert. Je vous demande cette faveur dans l'intérêt de notre commune patrie."

ELECTION DES OFFICIERS

Les officiers suivants furent élus pour le congrès: Président, C. Vehrens, premier vice-président, L. Erk, second vice-président, Paul Reis, premier secrétaire, A. Vonnegut, second secrétaire, le R. P. Bour o.m.i.

MESSAGES DE SYMPATHIE

On lut le télégramme suivant: "Le Verein Central envoie ses sympathies au Volksverein Canadien. Joseph Frey, président."

On communiqua à l'assemblée une lettre de Mgr Mathieu exprimant son regret de ne pouvoir assister à cette convention.

Des télégrammes furent envoyés à Mgr Stagni, délégué apostolique, à Mgr Mathieu, évêque de Régina et à Mgr Legal, archevêque d'Edmonton.

A la séance de l'après-midi le R. P. Sauner o.m.i., de QuAppelle, Sask., traita des fêtes constantiniennes; M. L. Kramer étudia la question de l'immigration au point de vue catholique; M. Arthur Hawkes parla des avantages que procurent les sociétés catholiques.

Le R. P. Bour o.m.i., fournit d'intéressantes statistiques sur les catholiques dans l'Ouest Canadien. En chiffre ronds les catholiques forment quarante pour cent de la population totale. Il y a 4,445 prêtres, 4,000 églises, 2,900 presbytères.

Il recommande de travailler de concert avec les Canadiens-français qui sont les fondateurs du catholicisme au Canada. Il y a trente-cinq mille catholiques allemands dans la Saskatchewan. Il y en a 18,000 dans le diocèse de Prince-Albert et 17,000 dans le diocèse de Régina. Les catholiques sont suffisamment forts pour faire respecter leurs droits dans tout le Canada.

Le R. P. Mathias, de Loefeld, Sask., traita de la question scolaire et exprima l'espoir que tous les catholiques, ruthènes, polonais, anglais et français s'organiseront solidement.

A la séance du soir, M. A. Vonnegut fit une revue générale de la question scolaire au Manitoba. Il appuya tout particulièrement sur les dernières négociations entre les catholiques de Winnipeg et le bureau des Ecoles.

Au cours de la dicussion générale qui suivit, plusieurs des chefs catholiques allemands traitèrent la question dans tous ses détails, ne cachant pas leur opinion sur le traitement que les partis politiques ont accordé aux catholiques. Les derniers événements les ont convaincus qu'il ne fallait rien attendre des partis politiques et qu'on devait lutter jusqu'à ce que les droits des catholiques leur soient restitués dans toute leur plénitude.

On a fortement approuvé l'attitude de M. Bourassa sur la quesetion des écoles du Keewatin et ses énergiques dénonciations des ministres Pelletier, Nantel et Doherty et de tous les députés qui manquèrent à leurs promesses. Un des orateurs commenta favorablement le dernier voyage de M. Bourassa dans l'Ouest.

M. C. Vehrens, président, parla longuement de la nécessité de s'organiser et des résultats qu'on en tire. Il fit l'histoire du Volksverein depuis sa fondation. Il déplora le manque d'organisation qui règne en général chez les catholiques.

M. A. Huck, de Vibank, Sask., traita de l'attitude des catholiques dans les élections municipales.

La salle du congrès était comble. D'excellente musique fut exécutée par la fanfare de l'église Sainte-Marie de Régina. Un choeur mixte sous la direction de M. Jacob Doerr, rendit un excellent programme.

SECONDE JOURNEE

Le mercredi, Mgr Dugas chanta la messe assisté du R. P. Mathias comme diacre et du R. P. Funke comme sous-diacre. Le sermon fut donné par le R. P. Peter, prieur de l'abbaye des Bénédictins à Muenster, Sask. Il traita des notes caractéristiques du catholique. Le R. P. Abbé Bruno envoya un télégramme de New-York.

Un vote de blâme à l'adresse du *Telegram* qui omit de son rapport du discours de Mgr Langevin toute la partie critiquant le système scolaire manitobain.

Le R. P. Bour traita de l'oeuvre de la société durant la dernière année. Des pamphlets ont été envoyés dans tous les ports allemands afin de diriger les catholiques allemands vers les ports catholiques allemands. Depuis un an la société a augmenté de cent pour cent. Elle atteindra bientôt espère-t-on, 5,000 membres.

On étudia encore les questions suivantes:

S'unir avec les Canadiens-français et les Polonais pour la défense des droits religieux et nationaux.

Demander à la Mère-Générale des Urselines de fonder, en Saskatchewan une institution pour les filles catholiques et les institutrices.

On remercia les évêques pour avoir obtenu des prêtres allemands. On décida que la German Canadian League ne serait pas combattue aussi longtemps qu'elle ne s'immixerait pas dans les affaires des catholiques.

On demandera à la C.M.B.A. d'organiser partout où c'est possible des succursales.

La journée se termina par l'élection des officiers pour la prochaine année.

TROISIEME JOURNEE

Le matin eut lieu une enthousiaste réception en l'honneur de Mgr Budka, évêque ruthène. Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, célébra la messe, assisté du R. P. Peter, prieur de l'abbaye des Bénedictins à Muenster, Sask., et des RR. PP. Bour et Mathias.

DISCOURS DE MGR BUDKA

Mgr Budka qui a une parfaite maîtrise de la langue allemande prononça un important discours sur la question scolaire. "La question scolaire est une question de première importance pour les catholiques canadiens nés à l'étranger, dit Mgr Budka. Nous devons préparer notre avenir mais nous devons aussi préparer celui des générations à venir, celui de nos fils, de nos filles et de leurs descendants. Un moyen d'y parvenir c'est de surveiller et de faire bonne garde autour de nos écoles. Comme Mgr l'Archevêque l'a si bien dit: Ce devrait être pour nous la plus importante des questions.

La population catholique du Canada est comme une grande famille. Et un temps viendra où nous aurons notre mot à dire même dans l'Ouest Canadien. Les catholiques en général devraient être unis sur la question scolaire. Nous ne pouvons être satisfaits que quand les maîtres, les livres et les méthodes, en autant que cela concerne nos enfants, sont en parfait accord avec la doctrine et l'esprit catholiques.

Pour nous, Canadiens nés à l'étranger il est d'importance première que nous ne nous éloignions pas trop rapidement de nos traditions et spécialement de ce qui est nécessaire à la conservation de notre langage. L'expérience nous a enseigné que la langue maternelle est celle dans laquelle les vérités religieuses devraient être enseignées à l'enfant. Si nous ne demeurons pas fidèles à notre race, nous sommes des traîtres à notre nouvelle patrie. Seulement ceux qui se maintiendront à ce niveau pourront retirer un plein bénéfice des avantages qu'offre à chacun cette nouvelle d'adoption. Dans l'état actuel des choses nous devrions nous efforcer de développer l'éducation à l'école et au foyer. C'est Mgr Pascal de Prince-Albert qui dans une récente lettre pastorale déclarait que la langue maternelle est la langue pour enseigner la religion. Tous devraient se le rappeler."

Mgr Budka traita ensuite de la question ruthène. Il y a quelques dix ans, les protestants firent une forte campagne chez les Ruthènes. Au début ils eurent certains succès mais Mgr Budka est heureux de déclarer aujourd'hui que presque tous les Ruthènes qui avaient été entraînées au protestantisme sont revenus à l'Eglise Cthólique. Il espère que les autres victimes du protestantisme reviendront bientôt à la foi de leurs pères. Il assura ses auditeurs que dans la question scolaire et dans les questions religieuses les Ruthènes sont de tout coeur avec les autres catholiques.

Le congrès se termina par l'adoption de plusieurs voeux.

La plupart des délégués sont retournés le soir même dans leur foyer.

Le dévouement d'une soeur

Il y a deux mois environ, un jeune ouvrier de la Verrerie blanche de Fourmies (Nord), nommé Désiré Caigniet, et âgé de dix-neuf ans, était victime d'un terrible accident: son bras droit, happé dans un malaxeur, était littéralement dépouillé depuis l'épaule jusqu'au poignet.

Le docteur Decreton, de Fournies, et le docteur Camelot, de Lille, lui donnèrent les soins que réclamait son état; les muscles étaient complètement à nu et les praticiens ne trouvèrent qu'un remède: "la greffe humaine".

L'opération eut lieu, et déjà, à ce moment-là, la soeur du blessé, Jeanne Caigniet, âgée de dix-sept ans, offrit qu'on prit sur elle les bandelettes dermo-épidermiques. Mais les chirurgiens préférèrent faire l'opération sur le blessé luimême, d'ailleurs très robuste.

L'opération réussit parfaitement, mais la greffe ne prit pas sur toute la partie à recouvrir; une seconde opération était donc nécessaire. Or, le blessé avait tant souffert, qu'on ne pouvait plus songer à lui demander un nouvel effort.

C'est alors que Jeanne Caigniet intervint à nouveau énergiquement, demandant qu'on la laissât souffrir pour la guérison de son frère. Cete fois, le docteur Decreton accepta, et, aidé d'un autre collègue, il taillarda l'épiderme de la jambe à la courageuse enfant.

Département des patrons

Blouse de dame "Balkan."

Le devant et le dos sont unis. La très légère ampleur du vêtement est froncée à la bordure inférieure et ramenée dans une bande. On dit que cette nouvelle méthode de ratacher la bordure d'une blouse signifie la venue d'une ceinture extrêmement basse. Mais dans sa forme actuelle elle a bonne apparence et parait jeune. Le cou de cette blouse est ouvert: un petit collet et des revers en marquent les contours. Les manches doivent venir aux mains ou s'arrêter aux coudes, se terminant par une manchette renversée.

On peut employer pour une blouse de ce genre de la faille, du taffetas, brocart, de la soie, de la laine éponge, de la toile ou du piqué.

Le patron 6-196 comprend les mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 2 ¾ verges d'un tissu de 36 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



"Rompers" pour enfants.

Les "rompers" sont reconnus comme le meilleur vêtement pour enfants au jeu. La vignette ci-dessus fait voir un genre où le devant est tout d'une pièce tandis que dans le dos il y a une ouverture en travers à la ceinture. Le cou est un peu décolleté et à peu près carré. Les manches vont au coude.

Les tissus, surtout si les enfants jouent au dehors, gingham, galatea, piqué sont recommandés pour se genre de vêtement.

Le patron 6183 convient aux enfants de 2, 4 et 6 ans. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tissue de 27 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journla.

Pour recevoir un patron.

Le modèle représenté dans cette page sera envoyé à toute adresse sur réception de 10 sous (en argent enveloppé dans un papier ou en timbres) pour chaque patron. Ecrivez visiblement votre nom et votre adresse et soyez assurés que vous donnez bien le numéro et la grandeur du patron que vous désirez. Notez bien que dans ces patrons on tient compte de l'assemblage.

Adresse:

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LA PRESSE CATHOLIQUE

TEXTE COMPLET DU RAPPORT PRESENTE PAR LE R.P. ADAM, S.J. AU CONGRES DES CATHOLIQUES DE LANGUE FRANCAISE, TENU A ST-BONIFACE, LE 25 JUIN, 1913.

Monseigneur l'Archevêque, Messeigneurs, Monsieur le Président, Révérends Messieurs du Clergé, Mesdames et Messieurs.

Sommes-nous illettrés?

Dans certains milieux, ici en Amérique et même en Europe l'on prétend, l'on affirme,—mais on se garde bien de le prouver,—que les Canadiens de langue française sont des illettrés. Si l'affirmation est vraie, nous n'avons que faire des journaux français car assurément ce n'est pas la population de langue anglaise qui va s'acharner à lire le français. Or, écoutez bien. Nous avons à Montréal 11 quotidiens avec un tirage français de 212,558 numéros, et un tirage anglais de 136,700 numéros. Et je vous prie de remarquer que si les Anglais ne lisent pas le français, ou à peu près pas, les Français au contraire et en grand nombre sont abonnés aux journaux anglais.

Toronto ne compte que 6 quotidiens avec un tirage de 292,392 numéros, soit un exédent en faveur de Montréal de 47,860 numéros par jour. La ville de Québec à peine le quart de la population de Toronto a elle-même 6 quotidiens, autant que Toronto. Donc, quoi qu'en disent nos détracteurs, notre peuple de langue française sait lire, et il lit beaucoup. Il n'y a guère de familles où le "papier", comme on dit, ne pénètre pas.

L'oeuvre de la presse anti catholique.

Les ennemis de la religion, de la vérité, de la patrie et du droit ne le savent que trop. De là je crois ce débordement de nouvelles sensationnelles qui sont une cause de ruine pour les moeurs. De là cette licence incroyable de tout publier afin de mieux vouer les choses les plus saintes au mépris et à la dérision de la foule. (Encyl. "Judunca" 8 sept., 1894) De là ces journaux malhonnêtes qui dissimulent ou altèrent la vérité quand ils n'inventent pas de toutes pièces les plus odieux rapports sur le compte de notre Sainte Religion et de notre nationalité. Ils poursuivent de leur haine obstinée l'Eglise, le Pape et les Evêques. Tout dernièrement, et samedi passé encore, nous étions profondément blessés par les attaques aussi injustes qu'audacieuses d'un journal de Winnipeg à l'adresse de notre digne Archevêque. C'est que les loges maçonniques et orangistes règnent en souveraines maîtresses dans les bureaux de la plupart des journaux politiques de notre pays. Le mot d'ordre est donné ici comme en Italie: "Il faut saper les fondements même de l'Eglise de Jésus-Christ, l'autorité de sa sainte hiérarchie. Il faut empoisonner les sources même de la vie chrétienne et morale, la famille et l'école." (Encycl. aux évêques d'Italie, 15 oct. 1890). Hélas, ici, comme ailleurs, comme partout, par les livres, les écoles, les chaires universitaires, les cercles ou clubs, les théâtres et les journaux surtout, on continue à semer largement les germes de l'irréligion et de l'immoralité. (Encycl: aux évêques d'Italie, 5 août, 1898.) On se vante de dire librement par les jouranaux tout ce que l'on veut contre l'Eglise et nos belles institutions de charité et d'éducation, comme si la liberté était un droit qui peut appartenir à la vérité et au mensonge, à la religion et à l'impiété. (Encycl. "Libertas" 20 juin, 1888.) Enfin il n'est pas d'opinions si absurdes et si dangereuses que les journaux, mêmes réputés catholiques, ne s'efforcent pas de propager. Par exemple au nom du relèvement de la race humaine ils feront force réclame à l'Eugenisme qui n'est ni plus ni moins que la dignité et la sainteté du mariage ravallés au rang de la grossière reproduction animale. Et comme si ce n'était pas assez, pour corrompre l'esprit et le coeur du peuple, du torrent de doctrines malsaines qui coule de la plume de certains journalistes il devait s'ajouter l'acharnement hystérique des protestants et de leurs ministres qui oublient leurs querelles intestines pour s'entendre ensemble comme de bons vieux amis afin de mieux vilipender le suprême magistère de l'Eglise de Rome, son clergé et ses dogmes. Et croyez-le, leurs injures trouvent toujours place dans les journaux hérétiques. (Lettre sur le prosélytisme protestant à Rome, 19 août, 1900.) Enfin il n'est pas jusqu'aux deux grands partis politiques qui se disputent le gouvernement du pays, qui à tour de rôle, quand ils ne le font pas ensemble, attaquent notre religion et notre langue malgré la constitution et les traités qui les protègent.

Un remède est nécessaire.

En présence de si grands maux, l'Eglise Catholique notre Mère, gardienne vigilante de la foi et des moeurs a vite compris qu'il fallait y apporter un remède. Aussi les journaux, feuilles et publications périodiques qui attaquent systématiquement la religion ou les bonnes moeurs sont-ils prohibés non seulement de droit naturel mais encore de droit ecclésiastique. (Constit. officiorum, 25 janv. 1897. Et l'immortel Léon XIII, n'a jamais cessé d'exhorter les fidèles du monde entier à poser devant le torrent dévastateur des mauvais journaux la digue infranchissable de la bonne presse. (Encycl. aux évêques d'Italie, 15 oct., 1890; aux évêques de Hongrie, 2 sept. 1893). Ecoutez plutôt ces paroles qu'il adresse aux évêques du Brésil, 18 sept., 1899, et d'abord à ceux du Portugal, 14 sept. 1896: "Ce n'est pas avec moins d'instance que nous vous renouvelons le conseil de travailler avec autant de zèle que de prudence à la rédaction et à la diffusion de journaux catholiques. Car à notre époque le peuple ne se forme guère d'opinions et ne règle guère sa vie que d'après la lecture quotidienne des journaux. Et c'est vraiment pénible de voir les bons négliger les armes qui maniées par les impies avec un charme trompeur, préparent la ruine déplorable de la foi et des moeurs. Il faut donc que les styles s'aiguisent, que la verve littéraire se déploie pour que le mensonge cède le pas à la vérité et que la voix de la droite rason et de la justice se fasse peu à peu accepter des esprits les plus prévenus."

Il faut un journal catholique français.

Après ces paroles de Léon XIII, il me semble que vous êtes tous convaincus de la nécessité d'un journal catholique libre de langue française. Déjà les catholiques allemands, anglais, polonais et ruthènes avaient le leur, Mgr l'Archevêque avec son zèle tout apostolique, avec son âme si franchement Romaine a décidé que les catholiques de langue française ne pouvaient pas rester plus longtemps en arrière. Il a fondé la *Liberté*. Nous devons lui en manifester toute notre reconnaissance en approuvant, soutenant, encourageant de toutes nos forces cette grande oeuvre de son coeur d'évêque.

Le caractère de ce journal.

Quel sera maintenant le caractère de ce journal? En deux mots il doit être catholique Romain, c'est-à-dire croyant et enseignant ce que croit et enseigne l'Eglise de Rome. Il doit être soumis à l'autorité du Pape et des Evêques ses lieutenants. Il doit être l'enfant dévoué et vaillant de la sainte Eglise de Dieu, toujours prêt à défendre la mère quand on l'attaque dans ses dogmes et son autorité. Et pour défendre la cause de l'Eglise qui est celle de la vérité et du droit, le journaliste catholique ne peut jamais s'arrêter à considérer des intérêts personnels ou de parti. Encore moins ne peut-il pas sacrifier la religion à ces mêmes intérêts; le faire serait une trahison; ce serait attacher à son front ce stigmate de Judas l'Iscariote.

Mais si le bon jouranl est celui qui sait combattre et même abattre les ennemis de Dieu, il ne doit jamais se départir de la charité du Christ. Sans pitié pour l'erreur il doit être plein de compassion pour l'égaré. S'il ne sait concéder des principes, il doit soutenir ses droits sans injures, ni violence pour ses adversaires. En d'autres termes le bon journal est celui qui ne connait pas d'autre parti que celui du Christ, qui ne connait pas d'autre chef que le Pape et les évêques. (Lettre au nonce de France, 4 nov., 1884.) Et ce serait une grave erreur de se croire et de se proclamer journal catholique quand on n'est pas même chrétien, pas même honnête. Or le journal qui n'a pas d'autre ambition que de démolir et miner des adversaires politiques, le journal qui pour arriver à cette fin ne dit pas la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, le journal qui va jusqu'à faire des insinuations malhonnêtes, attribuer à quelqu'un des vices qu'il n'a pas, lui prêter des intentions mauvaises, ce journal-là n'est pas honnête. Car enfin le journal doit la vérité au public surtout en politique. Puisque sous un régime constitutionnel comme le nôtre le peuple est juge. A lui en effet de juger ses gouvernants dans l'administration de la chose publique.

Mais si l'on cache au peuple les malversations de ses partisans pour lui montrer les prétendues malversations des adversaires on trompe; c'est malhonnête; si on lui montre les bonnes actions imaginaires des partisans pour lui cacher les bonnes oeuvres bien vraies des adversaires, c'est malhonnête. Hélas trop souvent nos journalistes catholiques se font une fausse conscience à ce sujet. Ils se disent que mentir dans les intérêts de son parti n'est pas mentir, en style de cabinet; c'est tout simplement blaguer; erreur de même que le témoin qui en face de son juge affirme des choses qu'il sait être fausses, ou qui en nie d'autres qu'il sait être vraies n'est ni plus ni moins que parjure; ainsi le jouranliste qui trompe le peuple son juge n'est ni plus ni moins que malhonnête.

Donc le bon journal, le journal catholique dira la vérité à ses lecteurs et toute la vérité, et rien que la vérité. Il dira toute la vérité à ses lecteurs quand ils ont droit de la connaître, comme dans les affaires d'administration publique, mais il taira la vérité que le public n'a pas le droit de connaître comme dans les écarts de la vie privée. A plus forte raison devra-t-il taire la vérité sur les scandales des familles et des nal qui, pour étendre, sa circulanal qui pour étendre sa circulation et allécher ainsi les annonceurs ne craint pas de piquer la curiosité malsaine du public en lui jetant en pâture des nouvelles de scandales, ce journal-là ne ruine pas simplement la réputation des personnes et des familles concernées, il ne souille pas simplement le nom des coupables, il souille même les âmes de ses lecteurs, il pervertit leur esprit, il corrompt leur coeur, ce jouranl-là n'est pas simplement mauvais il est criminel.

Donc faisons nôtres ces conseils de Léon XIII aux journalistes du Portugal (14 sept. 1886): "Il faut qu'en écrivant les journalistes emploient avec le plus grand soin la modération, la prudence et surtout cette charité qui est la mère ou la compagne de toutes les vertus. Et voyez combien est contraire à la charité fraternelle cette facilité à soupçonner, cette témérité à assurer. Par là on comprend combien agissent d'une manière coupable et injuste ceux qui, pour soutenir l'intérêt d'un parti politique, n'hésitent pas à mettre en doute la foi catholique des autres par cela seul qu'ils appartiennent à un parti différent, comme si le mérite de la profession du catholicisme était attaché nécessairement à l'un ou à l'autre de ces partis... Ainsi en employant la prudence et la modération voulues, on verra s'affirmer cette concorde des catholiques que nous désirons si ardemment." (Aux évêques du Portugal, 14 sept., 1886.) Et ces autres paroles du même Pontife aux évêques du Canada, 8 déc., 1897: "Que les journalistes défendent religieusement et avec courage tout ce qui est vérité, droit, intérêts de l'Eglise et de la société; de telle sorte pourtant qu'ils restent dignes, respectueux des personnes, mesures en toutes choses. Qu'ils aient une scrupuleuse déférence envers l'autorité épiscopale et envers tout pouvoir légitime. Plus les temps sont difficiles, plus est menaçant le danger de division, et plus aussi ils doivent s'étudier à inculquer cette unité de pensée et d'action sans laquelle il y a peu, ou même pas d'espoir d'obtenir jamais ce qui est l'objet de nos communs désirs."

Il faut l'unité d'action.

Or s'il faut de l'unité d'action dans la défense du patrimoine de l'Eglise de toute nécessité il faut une seule tête dirigeante il faut un seul capitaine à ce corps de vaillants soldats du Christ. Où le prendra-t-on? Chez les protestants, les laïques, les "laymen", s'arrogent le droit de conduire les ministres de la religion. Chez les catholiques dans l'Eglise vraie, dans l'Eglise de Jésus-Christ, le Pape pour toute l'Eglise, les évêques pour leur diocèse respectif sont les préposés de Dieu à la garde de la foi et des moeurs, à la défense contre l'expansion de la religion. A l'Archevêque de Saint-Boniface revient donc de par Dieu le droit d'inspirer, de commander ceux qui, dans son diocèse, sont assez généreux pour servir et combattre sous les drapeaux de Jésus-Christ.

Et qu'on le sache bien, qu'on le comprenne bien, tout laïque, tout journal, tout prêtre même qui en son nom, comme au nom d'une société et même d'une fédération de sociétés catholiques oserait prendre le commandement des troupes du Seigneur en ignorant l'évêque, serait téméraire et sacrilège comme le fut Oza qui tomba mort pour avoir touché l'arche d'alliance quand il n'était ni prêtre ni lévite. Non, non, prenez garde, Mesdames et Messieurs, ne touchez pas le bâton pastoral, il est sacré. Il faut pour le porter avoir reçu l'onction sainte; il faut avoir été touché, il faut avoir été marqué du souffle d'En Haut: il faut être évêque.

Et si vous prétendez pouvoir vous substituer à l'évêque, si vous protestez contre sa manière de faire et de dire dans la défense de sa divine bergerie, vous vous faites protestants. Entendez plutôt et retenez bien ces paroles de Léon XIII: "Si l'action de la presse devrait aboutir à rendre plus difficile aux évêques l'accomplissement de leur mission; s'il en résultait un affaiblissement du respect et de l'obéissance qui lui sont dus; si *l'ordre hiérarchique* établi dans l'Eglise de Dieu en était atteint et troublé; les inférieurs s'arrogeant le droit de juger les Supérieurs, la doctrine et la conduite de leurs pasteurs, l'oeuvre de ces journaux serait non seulement stérile mais franchement *nuisible*." (Lettre au nonce de France, 4 nov, 1884.) Est-ce assez clair?

Donc amour de l'Eglise, du droit, de la vérité, de la justice et de la charité, respect de l'autorité religieuse dans la personne du Pape, des évêques et des prêtres. Courage pour savoir s'affranchir de tout intérêt personnel ou de parti. Vaillance pour ne pas craindre d'attaquer et de combattre les ennemis, voilà bien le caractère du journal catholique. Il reste un point très important qu'il est bon de fixer avant que les esprits ne s'égarent et ce point est celui-ci.

Le journal catholique peut-il s'occuper de politique? En d'autres termes dans les questions politiques où la religion n'est nullement intéressée comme par exemple dans la question de la marine, le rédacteur d'un journal catholique a-t-il le droit de donner son opinion et de la défendre? Pourquoi pas? Parce que vous êtes à la direction d'un journal catholique perdez-vous le droit de penser et le droit de soutenir votre opinion; perdez-vous vos droits d'électeur et le droit de défendre ces droits? Parce que vous êtes journaliste catholique cessez-vous de payer vos taxes, de verser votre part de travail, d'action et d'argent dans le trésor national; cessez-vous d'aimer et de servir votre pays? Renoncez-vous à le voir riche et prospère? Consentez-vous à voir le coffre public pillé par une armée d'égoïstes et d'ambitieux? Voulez-vous la dernière place pour le Canada dans le concert des nations? Evidemment non. Mais alors que le journal parle donc, qu'il crie et travaille pour assurer au pays des hommes politiques intègres, généreux et dévoués, qu'il combatte pour un idéal qui ne se limite pas aux intérêts mesquins d'un parti mais qui visant plus haut et plus loin atteint les sommets du bien-être et de l'honneur national. Or si le journal catholique libre a le droit de parler pure politique comment doit-il traiter choses (purement politiques)? Avec un grand sang-froid, une grande indépendance des partis politiques et une parfaite distinction de ton et tout ça sans engager en rien l'autorité de l'Eglise.

Ecoutez plutôt ces paroles de l'instruction de la Sacrée Congrégation des affaires ecclésiastiques du 27 jan., 1902: "Dans les programmes, conférences et journaux démocratiques chrétiens, on peut traiter toutes les questions qui tendent au triomphe de la justice et de la pratique de la charité en faveur du peuple, ce qui constitue le véritable objet de la démocratie chrétienne. Les journaux démocratiques chrétiens peuvent également donner des informations et des appréciations sur les faits et opinions politiques, *mais s'en prétendre* parler au nom de l'Eglise, ni imposer leur manière de voir dans les matières où la discussion est libre comme si ceux qui pensent autrement qu'eux n'étaient pas de "Sincères Catholiques."

La Liberté est libre.

Le journal catholique la *Liberté* est donc libre d'avoir son opinion, de la soutenir cette opinion dans les affaires purement politiques et non seulement elle le peut mais quelquefois il le devra dans l'intérêt social de ses lecteurs en particulier et du public en général et personne n'aura le droit de conclure que ces opinions politiques sont les opinions de Mgr l'Archevêque qui pour être le chef de la pensée catholique du journal n'est pas, par le fait même, le rédacteur. On avait bien tort par conséquent et on se montrait bien peu soumis à l'autorité de l'Eglise quant au mépris de cette instruction de la Sacrée Congrégation on représentait et dénonçait le bureau de direction du journal catholique de Québec comme une école maudite. Il faut espérer que les catholiques du Manitoba de quelque parti politique qu'ils relèvent seront mieux avisés. Du reste Messieurs les journalistes français du Manitoba, n'ayez pas peur d'un frère d'armes qui vient au nom de la vérité, du droit et de Dieu vous tendre la main pour vous dire: "Marchons ensemble au combat pour gagner ensemble la victoire. Dieu le veut. Notre Mère la sainte Eglise le demande. Notre fier Archevêque le commande. La patrie nous sollicite".

Le devoir des catholiques.

Enfin il reste à dire ce que les Canadiens--français du Manitoba doivent au journal la *Liberté*. La *Liberté* est un journal voulu par Mgr l'Archevêque, un journal fait des deniers catholiques sincèrement dévoués à la cause, un journal qui est le porte étendard de nos croyances religieuses et nationales dans cete province. C'est donc le journal de tous les catholiques sincères de cette Province et par conséquent il doit être dans toutes les familles. Recevoir le journal c'est le premier devoir des catholiques français du Manitoba.

L'encourager

L'encourager par le patronage des annonces, par l'achat d'actions, par les souscriptions volontaires et libres, c'est leur deuxième devoir. Quant à ces souscriptions volontaires et libres, il semble qu'elles doivent être faites au double point de vue de la réclame pour le journal en même temps que de l'encouragement pécuniaire. Si on parle souvent d'une entreprise on s'y attache, on la fait sienne, on cherche par le fait même le moyen de l'assurer. Donc si on organise une souscription mensuelle par exemple ne fut-ce que d'un sou par mois on atteint le but.

C'est bien du reste la volonté des Pères du Concile Plénier de Québec, exprimé par les canons 349, 350, 351. Il serait assez facile de nommer dans chaque paroisse des zélateurs ou zélatrices dont chacun ou chacune se chargerait de collecter tous les mois dans trois familles par exemple un sou par tête. Iy y a environ 5,000 familles de langue française à cinq âmes par famille soit une somme de $250 par mois, et de $3,000 par année. Ce serait l'oeuvre du journal catholique, de sorte que tous les catholiques diront: c'est mon journal. Serait-il à propos de faire compter cette collecte du sou mensuel comme partie de l'abonnement, le congrès en décidera. La Compagnie de Publicité pourrait peut-être fournir les blancs de reçus à cet effet.

Un voeu.

Il me reste à conclure. Et je le fais en émettant un voeu:

Considérant la nécessité de la presse catholique libre, les ordonnances des souverains Pontifes, les canons du Concile Plénier de Québec (349, 350, 351) et les désirs de notre digne et vaillant Archevêque, ce Congrès émet le voeu

1o Que toutes les familles de langue française de cette Province du Manitoba, sans distinction de partis politiques s'abonnent au journal la *Liberté*.

2o Que des comités de propagande soient formés dans toutes les paroisses françaises de cette Province.

3o Et que dans ces mêmes paroisses l'on organise "le sou mensuel" du journal la *Liberté* en nommant des Zélateurs et Zélatrices pour le collecter.

GRAVEMENT MALADE

M. l'abbé Pannetier, curé de Dumas, est dangereusement malade. Il s'est fracturé une jambe il y a quelque temps. Faute de soins, par suite de l'absence de médecin, le mal s'est agravé au point qu'il a fallu amputer la jambe.

On a peu d'espoir de conserver la vie à M. l'abbé Pannetier.

Dans St-Boniface

M. Edmond St-Onge de Westerby, Etats-Unis, est en visite chez M. François Désourdis pour quelques mois. Il y a dix-huit aus que M. St-Onge n'est pas revenu à Saint-Boniface.

* * *

Mgr Bertreux était de passage dimanche le 6 juillet. Il a donné le sermon à la grand'messe et a traité de ses missions en Océanie.

Mgr Bertreux est né à Nantes il y a 68 ans. Il fit ses études primaires dans cette ville, fut le compagnon de première communion de Mgr Legal. Ils se séparèrent à leur sortir du petit séminaire il y a déjà 35 ans. Depuis ils ne s'étaient jamais revus.

Mgr Bertreux appartient à l'ordre des Maristes. Il a été nommé vicaire apostolique de l'Archipel Salomon, en Océanie, près de la Nouvelle-Guinée.

* * *

Jean-Marie-Antoine Chalumeau, abbé de Bellafontaine, est reparti lundi, le 7, après avoir visité la Maison-Chapelle.

* * *

Une erreur regrettable s'est glissée dans le compte-rendu des examens universitaires pour les élèves du collège de Saint-Boniface.

Charles-Henri Gauthier a obtenu un diplôme de bachelier ès arts avec très grande distinction ayant conservé une moyenne de 83 points sur cent.

* * *

MM. Marcien et Joseph Beaupré, de Saint-Boniface, partent cette semaine pour le noviciat des Jésuites au Sault-au-Récollet, près Montréal.

Ils seront accompagnés de MM. Gaston Hacault, de Bruxelles, Edouard Coté, de Prince-Albert, Charles-Henri et Paul Gauthier, de Sainte-Agathe.

* * *

Le R. P. Alexis, capucin, a prêché la semaine dernière une retraite aux Dominicaines de Otterburne.

Il prêche actuellement la seconde retraite des Soeurs Grises à la Maison-Vicariale.

* * *

Le R. P. Tourangeau o.m.i., prêche actuellement une retraite aux Soeurs du Saint-Nom de Jésus et Marie.

* * *

La retraite des prêtres est commencée depuis lundi soir. Elle est prêchée par le R. P. Lemieux, rédemptoriste, provincial de Québec.

* * *

Soeur Marie de l'Assomption, oblate, née Elizabeth Pekary (hongroise) est décédée le 11 au matin à l'âge de 20 ans et 7 mois après une maladie de 4 mois.

La levée du corps et la sépulture eurent lieu samedi après-midi par M. l'abbé Prud'homme, aumônier des Soeurs Oblates.

M. l'abbé Joubert, assisté de M. l'abbé Prud'homme comme diacre et de M. l'abbé Leroux comme sous-diacre, a chanté le service lundi matin.

Mgr Béliveau ainsi que l'abbé Lamy assistaient au choeur.

Au Sacré-Coeur

M. l'abbé Rochon, curé de Papineauville, Québec, et M. l'abbé Lanthier étaient de passage en cette ville.

* * *

La Société Saint-Jean-Baptiste a tenu une assemblée dimanche après-midi. Plusieurs questions importantes y ont été discutées.

* * *

Les Cadets du Sacré-Coeur sont aujourd'hui allés en piquenique à Saint-Charles.

Villa Provencher

Mgr l'archevêque est allé dimanche dernier au Lac du Bonnet bénir la Villa Provencher.

Cette Villa est ainsi nommée en l'honneur du premier évêque de Saint-Boniface et pour commémorer le souvenir des nombreux missionnaires qui ont passé par cet endroit.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement qui eut lieu là pour la première fois Mgr Langevin a parlé en anglais et en français. Il expliqua que le but de cette maison n'était pas seulement d'offrir un lieu de repos pendant les vacances au personnel et aux élèves du Petit Séminaire, au personnel de l'Archevêché et aux prêtres du diocèse qui voudront bien y venir, mais aussi de commémorer les grands et saints souvenirs du passé, les premiers découvreurs catholiques, l'immortel Sieur Pierre Gauthier Varennes de la Vérendrye, les premiers missionnaires, les pères jésuites du 17ème siècle, Mgr Provencher, Mgr Taché, Mgr Laflèche, les RR. PP. Oblats et les prêtres Georges-H. Bérubé, 14 juillet 13 séculiers.

M. Marius Cinq-Mars a été l'architecte de la Villa Provencher et le surveillant des travaux.

La partie principale a 70 pieds de longueur par 25 pieds de largeur. L'annexe destinée aux religieuses mesure 25 pieds par 16.

La Villa Provencher possède une jolie verandah.

La première messe a été dite par M. l'abbé Decelles, du Petit Séminaire, le 2 juillet.

Les travaux de construction ont été commencés le 14 avril 1913. Ils étaient sous la conduite de M. l'abbé Joubert, économe de l'archevêché. La Villa Provencher possède treize acres de terrain.

LE 14 JUILLET

Nos amis les Français ont dignement célébré leur fête nationale, hier, au River Side Park.

Le bateau Mount Cashel a quitté le quai du pont Norwod à deux heures portant deux cent cinquante excursionnistes. Un programme varié de jeux, courses ete fut exécuté. De beaux prix furent décernés aux vainqueurs. Après les jeux eut lieu un repas champêtre servi sur la pelouse.

Le président M. Buffet présenta les voeux de bienvenue à tous les invités et termina en demandant plus de solidarité entre tous les Français établis dans ce pays.

Le capitaine André, consul français, porta le toast à la France. L'honorable Bernier but à la santé du Canada. M. Potvin parla au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste. M. Goulet traita de l'union entre les Métis et les Français. M. Buffet reprit la parole pour remercier toutes les sociétés qui avaient pris part à la fête. M. Collon proposa la santé des dames. Le docteur Lachance parla de la jeunesse, de ses promesses et des espoirs qu'elle donne. Il rappela ses souvenirs du Quartier Latin aux grands applaudissements de l'auditoire. M. de la Giclais rendit hommage aux vieux français venus il y a trente ans et qui reposent maintenant dans la terre manitobaine. M. Vendôme remercia la France d'avoir nommé le capitaine André consul. Au Canada comme en France c'est l'armée qui veille sur les intérêts français.

Après ce repas champêtre on s'en donna à coeur joie, chantant "O Canada", la Marseillaise, Vive la Canadienne, Dieu Sauve le Roi, et en dansant. A dix heures les excursionnistes reprirent le bateau pour revenir à Saint-Boniface. Il y eut sur le bateau musique et danse.

COINCIDENCE

—Comment! Vous cherchez encore un caissier? Mais on vous en a trouvé un il y a quatre jours!

—C'est justement celui-là que je cherche.